

Lotte à Berlin

(très librement adapté à partir d'extraits de *Eine Frau*,

roman autobiographique de H.G.)

“Comme je comprends que vous soyez amoureuse ‘de l’amour’!
Pour moi l’amour a toujours été (ou est?) plus important, plus sacré
que l’objet qui l’éveille. Parce qu’il permet de voir le monde comme un
conte de fée scintillant, parce qu’il fait sortir de l’être humain ce qu’il a
de plus noble et de plus beau, parce qu’il rehausse ce qui est le plus
commun et le plus humble et le sertit de brillants, et parce qu’il permet
de vivre dans l’ivresse, dans l’extase...”

Rosa Luxemburg à Sonia Liebknecht,
lettre du 24 novembre 1917,
écrite en détention à la forteresse de Wronke.

Scène 1

Automne 1923, dans la cuisine d'une modeste maison paysanne, au bord de la route qui relie Hamburg à Berlin. Le décor peut aller du très succinct au plus réaliste. On aperçoit au loin, à travers la fenêtre givrée, une procession de silhouettes en ombres chinoises qui défilent sur la route.

Gerd. – Qu'est-ce qu'ils ont tous à se traîner à Berlin. Ils croient pt'êtré qu'on va les inviter à dîner là-bas!

Ursula. – C'est quand même de ben pauv' gens!

Gerd. – Et nous on n'est pas des pauv' gens peut-être? Je m'y suis pt'êtré pas cassé les reins sur ce coin de terre?

Ursula. – Tu voudrais jamais en bouger de ce coin de terre; même pas pour aller voir tes propres enfants. Tu te rappelles, l'année passé. Et moi qui rêvait d'aventures, quand j'étais jeune fille, j'suis bien servie.

Gerd. – T'as pas été si mal servie qu'ça! Et puis t'es toujours une jeune fille, va! *(Il esquisse timidement un geste tendre.)*

Ursula. – Te moque pas!

Gerd. – J'me moque pas, tu l'sais bien. *(Un peu gêné, il reprend sur un ton détaché.)* Tout de même à ces gens de la ville, ça leur fait du bien de s'baïsser un peu à regarder leurs chaussures. Pour une fois qu'y sont pas à siffloter le nez en l'air!

Ursula, *avec conviction.* – T'as beau dire... c'est quand même de ben pauv' gens.

Gerd. – Oh arrête ta chanson! J'les ai vu à Strasbourg tes pauv' gens de la ville. Y's ont quand même fini par m'y envoyer. Moi qu'arrivais à peine à marcher; t'es toujours assez bon pour l'Alsace y's ont dit. Assez bon c'est pour sûr! Y avait rien à y foutre! Ils se balladaient la truffe au vent en bavassant comme pas possible! Et vas-y que l'Alsace elle est partie *(Il s'applique à prononcer le mot.)* in-té-gran-te du Reich; et vas-y qu'on va faire la révolution, et ce petit Français, 'Brüder', 'Brüder' *(Il imite l'accent alsacien avec une voix haut perchée.)* qu'y s'égosillait. Des vrais moineaux ces rouges; ça piaille, ça piaille, tu leur mets une mitrailleuse sous le nez, et les v'la qui s'égaillent en tous sens vite fait. Y sont bien avancés maintenant que Guillaume, il est parti! *(Pause.)* Et maintenant quoi?

Ursula. – C'est-y pas une honte! T'envoyer là-bas, toi qu'y peut même plus marcher à c't heure!

Gerd, *vexé*. – Oh la mère, t'y vas trop fort! Ton Gerd dans les rues de Strasbourg, il était pas le dernier.

Ursula. – Pas le dernier au bistrot peut-être!

Gerd. – Que tu dis! Tout droit comme un *i* qu'y s'tenait, devant leur cathédrale. Tu verrais ça! Dommage qu'y manque une tour quand même!

Ursula. – T'es ben sûr que t'avais les yeux en face des trous?! Ça on peut pas dire, y savent trinquer là-bas! Ces papistes... tous les mêmes; tu sais, Frieda elle était à Munich voir sa fille et...*(Elle s'interrompt, regarde par la fenêtre.)* T'as beau dire c'est quand même de ben pauv' gens...

Gerd. – Tu pourrais pas y changer de refrain un peu! *(Il s'approche de la fenêtre; furieux.)* Oh, oh, oh, merde alors! T'as vu c'qu'y font, tes pauv' gens?! Les vl'a qui s'attaquent à mon champ ces sauterelles, ces hannetons. J'm'en vais leur montrer un peu, tiens! *(Il veut prendre un râteau qui traîne par là et sortir; elle le retient.)*

Ursula. – Arrête Gerd! Arrête! Tu t'souviens donc pas de qu'il nous a dit le pasteur?! Comme quoi y pouvaient ramasser un peu sur le bord; juste sur le bord, les patates qu'y peuvent trouver. Même que sinon, y pourraient bien y mourir de froid et de faim. Oui il a dit comme ça... *(Elle fait un effort pour se souvenir du sermon du pasteur.)* il a dit comme quoi ils avaient le droit de *(elle appuie sur le mot)* glâner. Glâner que ça s'appelle; et il a même dit qu'à Berlin, y's ont fait une nouvelle loi là-dessus. Il a dit comme ça, dimanche, qu'y pouvaient faire deux pas en dehors de la route et pas plus, mais que si on étaient des bons chrétiens...

Gerd, *lui coupe la parole; moqueur*. – Des bons chrétiens, des bons chrétiens... pas difficile pour lui... tu sais où il est toi, le champ du pasteur?! Y vont y aller glâner dans les cieux peut-être!

Ursula. – Oh Gerd, t'as donc point de honte à c't'heure?!

Gerd. – Tiens mais, t'as vu? T'as vu? Le bord, le bord, c'est quoi le bord? Deux pas! Y faut qu'y s'aient mis des bottes de sept lieues alors, j'te dis. Tous accroupis qu'y sont, à ramasser mes patates!

Ursula. – Vas, tu sais bien qu't'as déjà récolté! Ce sera plus qu'des cailloux à moitié gelés qui restent là-bas.

Gerd, *radouci malgré lui*. – Moouais... j'm' y suis bien cassé les reins encore c'coup ci, là-bas. (*Il la regarde et se souvient qu'elle en a fait autant que lui.*) Et... et toi aussi d'ailleurs...

Ursula. – Ah ben, pour le coup, j'commençais à croire que t'avais tout bonnement oublié! (*Elle s'approche de lui, le cajole un peu.*) T'as beau faire le méchant... Tu sais Gerd, y seront pas à Berlin avant trois bons jours; y tiendront jamais. Tu vois, y's ont même des bébés... (*Elle lui montre du doigt par la fenêtre.*) J' crois que je m'en vais leur en donner des patates. (*Elle se dirige vers un coin où se trouve un grand panier plat en bois avec un tas de pommes de terre.*)

Gerd, *protestant faiblement, sans conviction*. – T'es pas un peu devenue folle, non?! Alors comme ça nos patates, on va les distribuer sur la route. Faudrait pt'êtré les y resemer tant qu'à faire.

Ursula, *ne s'occupe pas de lui, commence à remplir le panier*. – Si tu m'aidais un peu ça irait plus vite...

Gerd, *s'approche de la fenêtre d'un air distrait, y colle son nez et fait mine de se désintéresser de la situation; tout à coup*. – Oh, vise un peu ces deux-là! Les vl'a t'y pas qui viennent de not'côté!

Ursula, *s'approche de la fenêtre et regarde*. – Eh ben! C'est qu'ils ont pas fière allure les deux!

Gerd. – Tu l'as dit la mère; on dirait qu'ils sont tout prêts à s'écrouler.

On entend des pas derrière la porte, puis on frappe.

Gerd, *se tournant vers sa femme d'un air un peu désespéré*. – J'ouvre??

Ursula. – Ben évidemment tu ouvres, gros bêta! Tu veux les laisser crever dehors, peut-être?!

Gerd ouvre et Redy rentre, suivie par Lotte. Ils sont épuisés, frigorifiés, et se laissent tomber silencieusement sur deux tabourets. On sent malgré tout dans les gestes de Lotte une sorte de distance et de dignité sombre qui est absente de ceux de Redy.

Ursula, *après un silence, pour le briser.* – C'est y pas Dieu possible ce temps! Approchez-vous du poêle, allez, allez...

Lotte et Redy s'exécutent lentement, en silence. Plus loin Lotte reste essentiellement muette tandis que, malgré la fatigue et les circonstances, Redy retrouve comme involontairement sa naturelle légèreté urbaine, devant ce public facile.

Redy, *un peu empressé.* – Merci, merci madame de nous accueillir... ou de nous recueillir, je devrais dire. (*Se frottant les mains.*) Ah, c'est bien bon ce poêle...

Ursula, *intimidée devant ce monsieur des villes; gauchement.* – Y a pas de mal, y a pas de mal! Faut ben s'entr'aider, on serait rien qu'des bêtes aussi!

Gerd, *un peu bougon.* – Alors comme ça vous allez à Berlin de ce pas?

Redy. – Oui, on n'y est pas, à ce qu'il paraît?

Gerd. – Pour sûr que vous n'y êtes pas! C'est pas la porte à côté! (*Il jette un œil par la fenêtre.*) Même qu'à vous voir avancer tous de c' train c'est pas trop assuré qu'vous y soyez un jour!

Ursula. – Oh Gerd, qu'est-ce que tu vas lui dire à c'monsieur!!

Redy. – Non, il a raison madame, votre mari a tout a fait raison...

Gerd. – Et puis qu'est-ce que vous lui voulez tous, à votre Berlin?

Redy, *qui veut aussi se convaincre lui-même.* – On s'est dit que ça ne peut pas être pire qu'à Hamburg. Ma femme et moi sommes journalistes et il y a beaucoup de journaux à Berlin, alors... (*Avec une légèreté un rien affectée.*) Qui vivra verra, n'est-ce pas?

Ursula, *impressionnée.* – Alors comme ça, vous écrivez des articles, comme ceux qu'ils impriment dans le journal?

Redy, *minimisant mais pas mécontent malgré tout.* – Pour sûr qu'ils les impriment; c'est bien à ça qu'ils nous payent! (*En souriant.*) Oh, pas beaucoup d'ailleurs!

Gerd, *impressionné lui aussi, mais bien déterminé à ne pas le montrer.* – Les journaux ça manque pas! Ils sont tous là à se plaindre, ces plumitifs, et que ça discute, et que ci et que ça... Y's auront jamais de problèmes pour nous expliquer à nous autres pourquoi ça va pas! Pour la jactance c'est sûr qu'y sont forts!

Ursula. – C'est qu'nous autres, on peut pas trop y dire, aussi...

Gerd. – Pt'êt' ben, mais quand faut y aller s'faire tuer là-bas, et puis après aller payer tout c't argent aux Français, que mêm' maintenant, le nôtre d'argent, il vaut plus rien, qu'on peut même plus aller acheter le pain avec, et qu'avec Rudolf j'ai plus qu'à lui échanger son pain contre mes patates... C'est tout comme j'vous disais: sûr que pour expliquer, y sont forts...

Ursula. – Laisse y dire le monsieur...

Redy. – Redy, madame, Redy... mais avec ma femme nous n'écrivons pas sur la politique, vous savez. Nous ce serait plutôt... la littérature, la poésie. Ou bien... nous écrivons des histoires sur... les gens tout simplement, comment ils vivent...

Gerd. – Y's écriront toujours pas sur nous tiens! Nous autres, pour eux, on vit toujours assez bien.

Ursula. – Qu'est-ce qu'y pourraient y écrire sur nous? Tu crois pas qu'ça pourrait intéresser quiconque, de lire comment qu'c'est ici, dans un vrai journal!!

Redy. – Et pourquoi pas? Pourquoi pas? *Il dit cela sans conviction, après quoi quelque chose se casse et il reste à moitié affalé sur la table, la tête entre les mains, à se frotter les tempes.* Excusez-moi, ce doit être la fatigue...

Gerd s'absorbe de nouveau dans la contemplation, à travers la fenêtre, de la colonne des silhouettes qui continuent d'avancer. Ursula montre une sympathie non dénuée de protection maternelle. Manifestement désireuse d'engager la conversation, elle s'est approchée de Lotte; sans succès. Lotte paraît ne pas la voir ou peu s'en faut. Finalement.

Ursula, *un peu piquée, bas à Redy, mais évidemment assez fort pour être entendue de Lotte.*
– Elle est pas ben bavarde vot' dame!

Redy, *géné.* – Elle est très fatiguée... nous sommes sur la route depuis trois jours; hier nous avons dû dormir dans un fossé; il faisait un de ces froids...

Ursula, *pas convaincue.* – C'est point tout de même une raison pour pas regarder les gens. On n'a pt'êtré pas de l'éducation nous autres, mais au moins...

Redy, *faisant en sorte de ne pas être entendu de Lotte.* – Et puis... et puis nous avons laissé notre petite Ilsa à Hamburg, à ses grands-parents.

Ursula, *radoucie*. – C't'à dire que vous avez une petite fille qu'vous avez laissée là-bas derrière vous? C'est que j'comprends alors. Et elle a quel âge votre Ilsa?

Redy. – Un an et demi.

Ursula. – *Songeuse; répète la phrase précédente*. Oh, c'est que j'comprends alors! Si j'avais dû partir au loin sans ma Carola, à c't'âge la, pour sûr... Pauv' femme, tiens! Ça me revient maintenant, une fois ils l'avaient prise à la clinique Carola, toute petiote. Les docteurs, y disaient comme ça que ce serait pas long, mais qu'elle pourrait bien y mourir si je la leur laissais pas. Et y voulaient même pas que j'y dorme à la clinique. Je la regardais dans son berceau; elle avait un tuyau dans la bouche et moi, et moi... vous savez quoi? *On croirait qu'elle va pleurer, au lieu de quoi elle se met à rire; en baissant la voix*. Tout à coup j'ai eu tout ce lait qui montait que, vrai de vrai, j'me croyais comme un arbre au printemps!

Gerd, *géné, la coupant*. – Qu'est-ce que t'as la mère à caqueter avec tes histoires? Tu crois pt'êtré que ça va l'intéresser c'monsieur? Tu vois don' pas qu'y meurent de faim?

Ursula. – Ben ça, où c'est donc qu'j'avais la tête? J'm'en vais vous servir quelques patates bien chaudes qu'ça vous tiendra au corps. Vous avez ben de la chance que j'les y avaient mises dans l'âtre; elles doivent être prêtes, à c't heure...

Elle s'affaire devant l'âtre; Gerd est toujours à regarder par la fenêtre; Redy se lève et se rapproche de Lotte, assise silencieusement à la table, qui a l'air maintenant moins accablée que lointaine, imbue comme toujours d'un certain sentiment de supériorité.

Redy, *pour dire quelque chose*. – Alors, ma reine, tu écris ton prochain article en nous écoutant? *Sans attendre la réponse; prenant Ursula à témoin*. C'est que j'ai épousé une reine, hein, pas vrai?!

Ursula, *se retourne, prend le temps de regarder puis, s'adressant plutôt à Gerd qu'à Redy*. – Écoute un peu le monsieur! Que tu pourrais ben en prendre de la graine.

Lotte. – *(Ce qui suit à mi-voix, pendant qu'Ursula s'affaire et jusqu'à l'intervention de Gerd.)* Un article, pourquoi pas? Si ça intéresse Bubeling. Je lui proposerai. *(Silence.)* Non, je t'écoute briller en public. Tu es tellement convenable. Un peu impertinent et pourtant si bien élevé au fond!

Redy. – Tu oublies que tu parles à un ancien voleur à la tire.

Lotte. – Et alors? C'est un commencement comme un autre dans la vie. N'essaye pas de jouer au dur, ça ne marchera pas. Parfois je me dis... Une bonne petite vie respectable, voilà ce qu'il lui faut. Tu trouveras bien ça à Berlin. Je n'aurais jamais dû te dévoyer.

Redy. – Me dé-voy-er! Tu veux rire!

Lotte, *ignorant la dernière réplique*. – Il faut comprendre ce qu'on veut à la fin. (*Silence.*) Il va falloir que tu comprennes très vite maintenant.

Redy, *lui caressant les cheveux*. – Baabe, qu'est-ce que je ferais sans toi?!

Lotte. – Nous verrons bien ce que tu ferais.

Gerd, *tout à coup*. – Vlà qu'tu m'as assez saoulé avec tous tes discours. (*Il se lève pesamment et traverse la pièce.*) J'vous souhaite ben le bonsoir, m'sieur dame. Ils peuvent coucher dans la chambre d'Ilsa, qu'on y a mis un grand lit maintenant qu'elle a son homme...

Rumeur confuse de souhaits de bonne nuit tandis qu'Ursula sert Lotte et Redy. Remerciements. Tout cela très rapide.

Ursula. – J'm'en vais aller au lit moi aussi. C'est qu'il est ben tard, pour nous autres. (*À Redy.*) Venez que je vous montre votre chambre. (*Un peu trop cérémonieuse.*) Je vous souhaite le bonsoir, madame.

Réponse de Lotte. Ursula et Redy sortent. Lotte reste seule sur scène. Elle s'assied très droite sur sa chaise et s'étire comme un animal de race, puis se lève et fait le tour de la pièce. Malgré la fatigue visible dans ses mouvements, ceux-ci donnent une impression de force restée trop longtemps inemployée. Elle prononce quelques mots en chantonnant, avec simplicité mais aussi comme le rappel d'une promesse qu'elle s'est faite à elle-même.

Lotte. – Pouvoir, vouloir, savoir? Savoir choir? Savoir déchoir? Aber nein! Nein, nein, das kannt nicht sein! (*Cette dernière phrase deux fois, sur l'air de la Flûte Enchantée.*)

Redy rentre dans la pièce et la surprend comme dans le spectacle visible de son monde intérieur.

Redy. – Baabe, qu'est-ce que tu marmottes?!

Lotte. – Tu te souviens quand tu t'es enfui il y a deux ans?!

Redy. – Une fugue, pas une fuite! Si je m'en souviens! Tu crois que c'est drôle de cirer

des godasses toute la journée dans des chiottes de gare?! Et puis j'en avais par dessus la tête de ton paternel... De toutes façons il me prend pour un jean-foutre; il voudrait que je les lui cire à lui les pompes, voilà ce qu'il voudrait!

Lotte. – Enfin, avec tout ça tu es parti te promener.

Redy. – Je voulais... je voulais juste voir comment ça fait d'avoir la terre sous les pieds et le ciel au-dessus de la tête, rien d'autre que le grand ciel du bon Dieu; voilà ce que je voulais.

Lotte. – Et tu as vu?

Redy. – Oui j'ai vu; un champ de betteraves au crépuscule, avec des mottes de terre brune, grasse, compacte, et les sillons qui se perdent vers les collines.

Lotte. – Oui tu as vu... tu as vu surtout que c'était trop grand pour toi. Tu es revenu de ta promenade dans les champs et... tic, tic, tic... (*Elle imite le bruit des cailloux.*) J'ai entendu une pluie de petits cailloux qui frappait contre la vitre, en pleine nuit. Oh ça, tu avais bien toutes les étoiles du monde au-dessus de la tête, mais tu es revenu cogner avec des petits cailloux, juste à cette fenêtre-la!

Redy. – Je ne savais pas... je ne savais pas que... je ne peux pas vivre sans toi...

Lotte. – Tu dois être fou. Il s'agit de Lotte, Redy, Lotte Babendeerde! Tu croyais peut-être qu'on peut faire des expériences comme... comme avec Eva, Frigga, Gerda, Mina, est-ce que je sais moi... (*Abandonnant cette piste et changeant soudain d'humeur.*) Allez bois, bois à la source, puisque tu ne peux pas t'abreuver à la voie lactée. Bois! Bois à la source de vie! (*Elle se renverse sur un siège, il se penche sur elle et il l'embrasse avec une tendresse désespérée.*)

Redy, *exalté*. – Oui! Oui ma source, mon puits, mon oasis!

Lotte, *rêveuse*. – C'est drôle tout de même, mon petit palmier...

Redy. – Qu'est-ce qui est drôle?

Lotte. – Je pensais à ma sœur; ma sœur qui fait la putain de ces messieurs bourgeois, à l'heure du thé. Je pensais comme j'en rêvais autrefois.

Redy. – Tu en rêvais?! Mais elle est prête d'en crever ta sœur; l'autre fois tout ce qu'elle voulait, c'était se tirer une balle dans le crâne.

Lotte. – Elle le fait, elle; mais elle ne le veut pas. C'est ça qui compte. Oui j'en rêvais... je ne t'en ai jamais parlé, je croyais que c'était inutile, que tu comprenais. Maintenant ça me semble tout aussi inutile d'ailleurs, puisque tu ne peux pas comprendre. C'est toujours comme ça; parler, pour quoi faire? (*Un temps; elle reprend néanmoins.*) Je me promenais dans les rues pendant des heures, la nuit, au printemps. À la fin je m'asseyais sur un banc, sous un réverbère, tiens, comme ça... (*Elle prend une pose provocante.*) Je porte un chemisier en coton, très léger, sans rien en dessous; la lumière tombe du ciel obliquement. Un homme s'arrête, il me regarde, il marmonne quelque chose entre ses dents, je ne comprends rien, toute ma volonté est tendue vers un seul but... ne pas se lever, ne pas s'enfuir...

Redy, *un peu inquiet*. – Et... en fin de compte tu es partie, hein?

Lotte, *distraitement*. – Tu vois que tu ne comprends rien... (*Reprenant.*) Il me fixe, je lis le désir dans ses yeux, un désir animal, le désir de la bête muette; son haleine est lourde, ignoble, il me la souffle en plein visage, il me touche, il commence à me caresser, ses mains fouillent dans mon chemisier, il veut défaire son pantalon, une boucle de ses bretelles se prend dans ma jupe, je regarde ses mains, ses doigts boudinés comme des vers blancs qui rampent, qui grouillent, qui s'affolent...

Redy, *pressant*. – Et puis...?

Lotte. – Tout à coup la nausée monte, verte et gluante comme l'océan à marée basse, je le bouscule, je suis loin déjà, je jette un coup d'œil en arrière et je l'aperçois là-bas, furieux, misérable dans le rond de lumière blafarde du réverbère, avec son pantalon qui lui pend sur les genoux. Et moi je cours, je cours à perdre haleine sur le pavé, j'ai l'impression de voler, la rue va se jeter dans la mer, j'arracherai mes vêtements, je plongerai dans la vague qui se brise...

Redy. – Alors...?

Lotte, *avec un rire inquiétant*. – Alors je suis revenue en courant prendre une douche, idiot... (*Dubitative.*) Qu'est-ce que ça peut faire...

Redy. – Qu'est-ce que ça peut faire quoi?

Lotte. – Il m'a à peine touchée avec ça. (*Rapidement.*) Suffit maintenant; bonne nuit.

Elle sort avant que Redy ait pu dire un mot. Lui reste accoudé à la table, tire un papier

de sa poche, commence à le lire, prend un crayon et puis soudain froisse le papier, le jette dans l'âtre et sort à son tour.

Scène 2

Décembre 1923, à Berlin. Une cave aménagée en logement communautaire. Murs de briques partiellement blanchis à la chaux et largement couverts par des rayonnages en bois de récupération, sur lesquelles s'empilent des livres et des brochures imprimées sur du papier grisâtre. L'un des murs est peint d'une couleur vive, barré de graffiti elliptiques en gandes majuscules: 'Tat', 'Mensch', 'Liebe'... Quelques affiches de spectacles sont épinglées aux murs. Un évier sommaire sur la droite, à gauche une table et des chaises tout aussi sommaires, avec quelques tabourets; un vieux fauteuil à moitié effondré. Une porte s'ouvre au fond sur un couloir sombre. On perçoit un effort pour bien tenir ce ménage collectif et préserver une certaine dignité menacée; pas d'impression de négligé. Une femme fait sa toilette devant l'évier. Un homme est assis à la table et écrit.

Katarina. – Tu crois qu'ils vont rester longtemps à Berlin?

Gerd, *sans lever les yeux de sa feuille*. – Qu'est-ce que j'en sais?! Pour moi en tous cas, ils peuvent rester ici aussi longtemps que ça leur chante. D'ailleurs, où est-ce qu'ils pourraient bien aller? C'est partout du pareil au même... au moins ici ça bouge.

Katarina. – Pour bouger ça bouge! L'évier est de plus en plus dégueulasse!

Gerd, *distraitemment* – Rien ne t'empêche de le nettoyer, belle Katarina.

Katarina. – Pourquoi moi? Si tu continues à inviter tous tes amis, on n'aura même plus un coin où dormir, nous deux – sans parler de... On vit comme des bêtes Gerd; parfois je me croirais dans une étable.

Gerd, *interrompant finalement son travail*. – Arrête de râler, veux-tu? Tu exagères toujours. Regarde! C'est plutôt coquet non? Tu as vu ce qu'on a fait; en trois mois, à peine... Ils ont quand même bossé les gars. Pourtant c'est pas leur truc, crois-moi.

Katarina. – Ça il n'y a pas à dire! Sans toi les gars, comme tu dis, ils seraient depuis longtemps à crever de froid sur un banc, dans la rue.

Gerd. – Tu vois, alors cet endroit est une vivante réclame pour le travail collectif. Une allégorie du futur.

Katarina. – Tu parles! Ça montre seulement que tu sais te faire obéir au doigt et à l'œil... anarchiste à la manque... *(Elle lui donne un furtif baiser en passant devant lui; puis elle*

s'éloigne: vivement.) Et tu comptes changer le monde en restant terré ici?

Gerd. – Qui parle de changer le monde?! On est comme les premiers Chrétiens. Le ferment qui un jour lèvera, les troglodytes des temps nouveaux!

Katarina. – Si tu pouvais dire à tes amis troglodytes de nettoyer la paille...

Gerd. – Oh, suffit. Et puis Lotte je ne la connaissais même pas. Ce sont Beate et Christina qui ont donné l'adresse à Redy.

Katarina. – Et ils se sont installés...

Gerd. – Eh oui, ils se sont installés... Enfin, ils ont déplié un vieux matelas avec un pan de rideau devant – ce n'est pas le bout du monde tout de même.

Katarina, *sans lui prêter attention.* – Et depuis qu'ils sont ici, vous êtes tous aux pieds de Lotte.

Gerd. – Ah, ah, voilà, on y vient!

Katarina. – Qu'est-ce que vous lui trouvez tous à Lotte?

Gerd. – Moi, rien... elle sait où elle va, c'est tout.

Katarina. – Et où va-t-elle, avec ses airs de reine de cour des miracles?

Gerd. – Je n'en sais fichtre rien! Elle non plus peut-être; en tous cas elle y va sans Redy! Il ne fera pas long feu, si tu veux mon avis.

Katarina. – Ça, figure-toi, je m'en fous.

Gerd. – Il lui faut quelqu'un d'une autre trempe!

Katarina. – Un certain... Gerd par exemple?

Gerd. – Ah, enfin! Ça fait trois jours que je l'entends venir celle-là! Je refuse de discuter ces bêtises. D'accord? (*Un silence.*) Si tu veux tout savoir j'ai l'impression très nette que Lotte attend le Grand Sacrifice, avec majuscules, comme d'autres attendent le Grand Soir...

Katarina, *froidement.* – Tu n'y comprends rien. Tu auras beau faire, tu ne seras jamais qu'un homme après tout. Appeler ça un sacrifice! Mais regarde-la donc un peu!

Gerd. – Appelle ça comme tu veux. En tous cas ce n'est pas moi qui recevrai Lotte en

pleine poitrine; si ça peut te rassurer.

Katarina. – À t'entendre, on dirait que tu le regrettes.

Gerd. – Prends-le comme tu veux. (*Silence. Il paraît réfléchir honnêtement à la question. Sur un autre ton, sérieux.*) Non, je ne le regrette pas. Pas un instant.

Katarina. – Oh Gerd! Gerd!! (*Elle fait un geste vers lui; il est à la fois accueillant et bougon, désireux de passer à autre chose.*)

Gerd. – Quant à ce pauvre Redy, après elle, il ne lui restera plus qu'à... Après tout, ça sera peut-être bien mieux pour lui! Encore que, maintenant qu'elle lui a cassé les reins...

Katarina. – En attendant 'ce pauvre Redy', comme tu dis, se prélasse sur son matelas pendant que Lotte court Berlin de long en large. Qu'elle court si elle veut, mais lui...

Gerd. – Il ne se prélasse pas; il écrit!

Katarina. – Subtil distingo! Il se prélasse, et de temps à autre il se lamente; ou alors il marmonne trois vers de Schiller...

Gerd. – Il va nous aider pour le journal.

Katarina. – Tu veux rire! Sauf si vous comptez imprimer des vers; et encore, pas les siens, ceux de Schiller!

Gerd. – Je lui dois bien ça; voilà tout. Inutile de continuer là-dessus.

Katarina. – Toi Gerd, tu écris; c'est beau ce que tu écris, tu sais... mais... le journal, il compte tellement pour toi? Le *Drapeau Noir*, ça ne suffisait pas? Tu crois vraiment qu'il en fallait encore un autre? Pendant ce temps Lotte gagne tranquillement de l'argent à écrire pour ses amis qui ont pignon sur rue. Elle s'en fout pas mal de tous ces beaux sentiments, si tu veux mon avis.

Gerd, *ignorant la fin de la réplique.* – Au *Drapeau Noir* ils ne savent pas ce que c'est l'anarchisme! L'anarchisme c'est pour les aristocrates, et les aristocrates c'est comme les champignons, on en trouve partout, rarement dans les châteaux, plus souvent dans les caves. Et puis, pourquoi tu me demandes ça? On en a parlé cent fois.

Katarina. – Je ne sais pas... Parfois je me demande... La vraie vie... elle est où?

Gerd. – Quoi, la vraie vie? Elle est ici et maintenant la vraie vie, pas ailleurs; ici, avec les

camarades, et puis... toi et moi.

Katarina. – Je sais Gerd, je sais. Mais tous ces bourgeois, comme tu les appelles dans le journal...

Gerd, *lui coupant la parole*. – Je n'écris jamais 'les bourgeois'; c'est insultant... la bourgeoisie, ça oui, peut-être...

Katarina. – Oui, bon, les 'représentants de la bourgeoisie' alors, enfin tous ces gens qui vivent dans des maisons bien éclairées au gaz; là-haut quoi... (*Elle lève un doigt et montre la rue en contrehaut, qu'on aperçoit à travers un soupirail.*)

Gerd. – Et alors?

Katarina. – Rien... (*Elle cherche ses mots.*) Ils élèvent leurs enfants...

Gerd. – Et nous, on ne peut pas élever un enfant peut-être?

Katarina. – Oh Gerd, tu voudrais un enfant, un vrai enfant?! (*Vague signe d'assentiment dubitatif de Gerd.*) Mais... dans cette cave?!

Gerd. – Quoi, cette cave? Pourquoi pas, dans cette cave?

Katarina. – Les enfants, c'est si beau, si fragile, il mourrait avec toute cette humidité... Tu te souviens de ce qu'a dit Lotte, que jamais elle ne pourrait amener sa petite Ilsa ici, jamais... ça a beau être Lotte...

Gerd. – Bêtises! Les enfants, ça résiste à tout. Il n'y a rien de si résistant que ces animaux-là.

Katarina. – Mais ils ont besoin de beauté; de beauté Gerd!

Gerd. – Elle est partout la beauté... Tu crois peut-être qu'il leur faut des stucs et des statues grecques! Pourquoi pas des gouvernantes pendant que tu y es!

Katarina, *gravement*. – Ils ne peuvent pas tout inventer, Gerd; toi oui, mais eux non. Tu sais, quand je fixe ce mur délabré, avec les briques rouge sombres qui ressortent, (*Elle avance, ferme les yeux et tâte les briques inégales.*) je peux fermer les yeux, je vois Venise, un canal, et puis, juste au-dessus du niveau de l'eau, un petit muret, tout sale, avec des algues qui s'accrochent partout – Oui des algues... parce que nous vivons au fond de l'eau, comme ces poissons qui ne remontent jamais à la surface... Je vois ce petit muret, tout près du Zattere; j'habitais sur une piazzetta, dans le ghetto, avec une glycine qui enjambait

la rue, les entassements de cageots après le marché, au bord de l'eau, et les algues, et les briques qui ressortaient de partout. Un enfant, Gerd, ça ne peut pas voir tout ça, s'il ne va pas à Venise.

Gerd, *inébranlable*. – S'il ne voit pas la beauté ici et maintenant, il ne la verra jamais. Le reste ne compte pas.

Font irruption dans la pièce Beate, jeune et exaltée, en compagnie de Christina, plus âgée.

Beate. – On revient de l'hôpital, Gerd. Felix... il est mort sous nos yeux!

Gerd, *(après un silence, pensif)*. – Seize ans d'infirmité et puis... rien; en voilà un qui n'a pas eu sa part de beauté, tiens.

Christina. – Et d'amour alors?... On est arrivées dans une grande salle, avec des lits séparés par des rideaux.

Beate. – Ça me rappelait la plage quand j'étais petite, près de Kiel, il y avait des cabines de toile comme ça.

Christina. – On arrive, et on trouve Hannah au pied du lit.

Katarina. – La mère de Felix? Celle qui l'a abandonné à cinq ans?

Christina. – Tout juste. On s'approche, on était avec Redy et Margot. Tu connais Margot. Elle a fait mine de se jeter dans les bras d'Hannah. Mais Hannah lui a jeté un de ces regards! Et les yeux de Felix qui erraient de l'une à l'autre. Je ne les oublierai pas ces yeux.

Beate. – Hannah était en travers du chemin. Sûrement elle voulait interdire à Margot d'approcher.

Christina. – Felix lui, était couché, rigide sauf sa tête qui dodelinait, les yeux comme des gouffres blancs. Tout à coup Margot s'est jetée en travers du lit, elle hurlait, elle s'agrippait à Felix. Hannah a dû être prise par surprise; elle est restée silencieuse un moment, sans comprendre, et puis elle s'est mise à crier elle aussi.

Beate. – Non, au début ce n'était pas un cri, plutôt un grondement sourd, comme une bête qui grognait du fond de sa tanière; elle regardait Margot en travers du lit, et Felix qui ne la regardait pas. Margot s'est redressée pour caresser les cheveux de Felix. Elle balbutiait ... 'mon chéri'... 'mon tout petit'... Alors, enfin, Hannah s'est mise à hurler...

‘espèce de putain!’... ‘rends -moi mon fils’... ‘ton sacrifice, je m’en fous, je m’en fous, je m’en fous!’...

Christina. – Personne ne pouvait plus l’arrêter. Elle était complètement hystérique. Tout le monde dans la salle se taisait, une sœur est venue... oh, et puis vous savez qui est intervenu à la fin? Je vous le donne en mille.

Katarina, *doucement*. – Redy...

Christina. – ça alors, comment tu as deviné?

Katarina. – Je sais, quand Lotte est là c’est une vraie chiffe molle. Il la regarde comme un toutou qui fait le beau ou qui a peur que sa maîtresse le batte. Comme dit Gerd, elle lui a cassé les reins, cette sorcière... et c’est lui qui l’appelle comme ça. Dommage... On sent bien qu’il y a eu un autre Redy...

Beate. – Quand on est un pot de terre, on n’a pas idée de tomber amoureux d’un pot de fer, aussi. Sinon... crrraaacc...

Christina. – Pas facile de trouver un pot de fer, non plus... En tous cas Redy a empoigné Margot, il l’a tirée loin du lit, elle s’agrippait aux draps, Hannah sanglotait en essayant de frapper Margot. La sœur levait les bras au ciel...

Beate. – Vous auriez vu ça! J’étais au bord du fou rire! C’est pas bien hein?!

Christina. – Je ne sais plus qui s’est souvenu de Felix. Tout le monde s’est tourné vers lui. Il était bleu. On a mis un moment à comprendre. Il y a eu un grand silence et... et puis rien; la sœur lui a fermé les yeux.

Beate, *très sérieuse*. – Ils ont dit qu’on pourrait le voir à la morgue; dans deux heures. On est revenues vous dire ça. Moi j’y vais; Redy voulait marcher seul dans la rue et Margot est restée là-bas. On se retrouve tous dans une heure.

Katarina. – Je viens avec vous. Tu viens aussi Gerd?

Gerd. – Je ne sais pas. Les morts n’ont pas besoin de nous. (*Il réfléchit.*) Je sais ce que je ferai pour Felix... J’écrirai quelque chose sur lui...

Christina. – Il n’y a pas grand-chose à en dire, le pauvre petit.

Gerd. – Il y a toujours... Je vois ça d’ici... Qu’est-ce qu’il a besoin d’une pierre tombale?! Je lui construirai son monument moi, un monument à lui tout seul.

Entrent Franz, Eike et Anton.

Franz, *claironnant*. – Quatorze exemplaires Gerd! On en a vendu quatorze... Presque cinq marks!

Christina. – Tu sais que Felix est mort!

Franz. – Oh, pauvre petit!

Gerd. – Mais non ce n'est pas lui qui est pauvre! C'est nous! Et puis, la vie continue, bon sang! C'est ce qu'on peut faire de mieux pour Felix... ça et une nouvelle.

Eike. – T'as raison Gerd. Vous nous raconterez tout, hein, plus tard? Moi je l'ai jamais vu Felix, mais je sais que tu as raison... Tu sais, ça m'a fait bizarre de le vendre ton journal. J'y avais jamais pensé mais vendre un journal anarchiste, c'est... un comble non? Heureusement qu'il y avait Anton!

Anton. – Ça valait la peine de faire le pied de grue quand même! (*Il jette un paquet de pièces de monnaie qui tintent sur la table; il en prend une et l'examine.*) C'est drôle la vie... On est en république, je croyais! Et voilà que je me gèle toute l'après-midi, je me fais insulter, tout ça pour refiler ma feuille de chou anarchiste, et à la fin je rapporte des pièces avec la gueule de Guillaume dessus; tu trouves pas ça comique non?

Gerd. – Et vous suggérez quoi? On le sème à tous vent et on crève de faim? On emballe le poisson avec?

Anton. – Quel poisson? Je ne me souviens plus à quoi ça ressemble, le poisson!

Franz – Un journal c'est des idées et rien d'autre; on les distribue bien gratuitement les idées, non?! (*Etonné lui-même de ce qu'il vient de dire; furtivement et comme pour se justifier.*) Parole de Gerd. J'aurai pas été inventer ça, moi; ah, ça non!

Gerd. – Et après on monte directement au ciel, comme Felix?!

Anton. – Tu parles! Au ciel noir de l'anarchie!

Gerd. – Oh, la ferme, Anton, c'est sérieux tout de même!

Anton. – D'accord, d'accord... si on peut même plus rigoler...

Gerd. – Tenez, écoutez-moi ça? (*Il prend un exemplaire et lit.*) 'La ville du futur appartient à tous; aujourd'hui nous sommes relégués à la périphérie, loin des lieux du pouvoir,

éloignement qui n'est que le symbole visible de notre impuissance; le moindre achat nous entraîne vers le centre, nous contraint de payer un tribut géographique à ce pouvoir qui sournoisement nous accable. Pour une architecture vraiment moderne, pour l'architecture de demain, c'est-à-dire d'aujourd'hui, il n'y aura plus ni centre, ni périphérie' etc. etc. Signé... Katarina.

Katarina, *gênée et fière à la fois*. – Je ne me souvenais plus... ces trucs apocalyptiques... et nous on vit dans une cave!

Anton. – Ça me rappelle quand ma mère essayait de m'enseigner la théologie.

Franz. – La vie est courte. Assez discuté... Si on ouvrait plutôt une bouteille?

Gerd. – Bien dit Franz! Voilà qui est parlé!

Franz va fouiller dans le buffet, en sort quelques verres dépareillés et un fond de vin blanc qu'il sert à la ronde.

Eike. – Au journal alors!

Christina. – Au journal et à Felix!

Brouhaha approbatif, exclamations diverses, ils trinquent, boivent, l'ambiance monte d'un cran.

Gerd, *maintenant accoudé et même un peu affalé sur la table, feuilletant toujours un exemplaire*. – Écoutez-moi un peu la suite! 'Les façades illuminées des immeubles bourgeois nous contemplent d'un œil tranquille; et pourtant cet œil devra bien un jour s'inquiéter, car il suffirait d'un pavé pour le crever, tel l'épieu d'Ulysse aveuglant Polyphème, et ce jour-là' etc. etc. Elle y va fort hein, la Katarina...

Beate, *lui coupant la parole*. – Et si on montait un spectacle de cabaret! Il y aurait de quoi raconter, pas vrai. (*Elle esquisse un pas de danse en chantonnant.*) 'C'est nous, c'est nous les troglodytes, les troglodytes d'un monde nouveau! Vive Versailles, vive Versailles et Brest-Litovsk!'

Lotte est silencieusement appuyée contre le chambranle de la porte d'entrée, dans la pénombre, depuis un instant déjà. Tous se rendent compte de sa présence à la faveur d'un mouvement. Elle entre.

Lotte, *sans préambule*. – Ça me rappelle la *Jungfrau*, un cabaret qu'on avait monté à

Hamburg. Là-bas, ça pourrait marcher...

Lotte devient tout de suite le centre de l'attention des hommes et de Beate. Les quatre répliques suivantes empiètent largement l'une sur l'autre et produisent un effet de confusion.

Beate. – Tu jouais dans un cabaret? Raconte!

Anton. – Felix est mort.

Lotte. – Non je ne jouais pas, Beate, pas dans un cabaret.

Eike. – Lotte, elle ne le connaissait pas Felix.

Gerd. – Si tu cherches Redy, il est parti se changer les idées après la mort de Felix.

Lotte. – (*À Christina, posément, comme une chose entendue.*) Christina, tu me raconteras... pour Felix? Non, Gerd, je ne cherche pas Redy. Eux, au journal, ils le cherchent par contre.

Beate. – Il a été épatant tu sais, avec Margot et ce pauvre Felix.

Lotte. – Sûrement, sûrement...

Beate. – Et sur le chemin de l'hôpital, il nous a raconté des histoires à mourir de rire. (*Bousculé, excité.*) Maintenant je me souviens, il a parlé de votre *Jungfrau*, et d'un sketch hilarant avec un Mexicain à Acapulco; il a dit que tu jouais de la guitare aussi... (*Signe d'assentiment de Lotte, toujours inaccessible.*)

Franz, *faisant diversion*. – Il est pas mauvais ce Tokay! Vous savez d'où il vient? Je l'ai rapporté hier; un type qui livrait un restaurant avait arrêté sa voiture sur le trottoir, je passais par là et hop, j'en ai piqué deux bouteilles dans une caisse entr'ouverte, sans y penser. Et puis, je me suis dit qu'ils nous doivent bien ça après tout.

Gerd. – Oh, avec tout ça, j'allais oublier la nouvelle du jour!

Ils se tournent tous vers lui; il profite un peu de son effet.

Gerd. – Sascha revient à Berlin! Il y est peut-être déjà!

Exclamations de Eike, Christina et Franz; mine interrogative de Beate et Anton; silence de Katarina et Lotte.

Beate. – Et c'est qui, ce... Sascha?

Franz. – Tu verras, c'est pas quiconque!

Gerd. – Il est venu ici il y a bientôt trois ans, vous vous souvenez? (*Il se tourne vers Christina.*) Au printemps vingt et un, quand les Bolchéviks ont massacré les camarades, là-bas, à Moscou. Les salauds, lui il s'est échappé tout juste. Il les connaissait bien les Bolchéviks, il n'a jamais voulu collaborer avec eux. Tout ce qui les intéresse, c'est le pouvoir.

Beate. – J'ai jamais rien compris à vos histoires. Nous fait pas languir.

Gerd. – C'est pourtant pas difficile. Tiens, comment dire? Eh bien, prendre le pouvoir, c'est de la pornographie... Et nous... (*Un temps.*) et nous il nous faut de l'érotisme politisme! Tu saisis?

Beate. – Un peu; faut être sincère Gerd, je m'en fous, tu sais bien! Enfin, t'as raison, le désir, c'est plus excitant... Bon, et Sascha alors, il est comment?

Christina. – Tu verras, il a une tête... j'ai jamais rien vu de pareil; comme si elle était coulée dans le bronze. Il se plante devant toi... On dirait qu'il veut t'hypnotiser, je suis jamais arrivée à le regarder en face.

Lotte s'est assise dans le seul fauteuil de la pièce, et instinctivement Franz est venu s'asseoir à ses pieds. Elle allume une cigarette qu'elle tend à Franz, puis une autre pour elle-même. Ils sont un peu à l'écart du rond de la conversation. Il est clair d'après leur attitude qu'il n'y a pas de véritable intimité entre eux, mais bien de la part de Franz un besoin animal de soumission et de protection auprès de plus puissant que lui. Il intervient d'un peu loin dans la conversation.

Franz. – Oh, t'exagères! Il était drôlement sympa avec nous. Il nous filait toujours des cigarettes quand on lui demandait. Un chic type. Sûr qu'avec son crâne rasé et son bras en moins, on n'a pas envie de le croiser au coin du bois... N'empêche, je serai drôlement content de le revoir.

Beate. – Alors il est tondu... et manchot en prime, votre Sascha!

Christina. – Avec une gueule d'empereur romain, tu peux dire!

Gerd. – Tout gamin il a essayé d'assassiner le Tsar. Ses copains ont été pendus... Lui, à dix-sept ans on l'a envoyé au bagne... Et puis là-bas, en Sibérie, ils leur ont tous rasé le crâne. Alors, avec une bande de camarades il a juré qu'ils se laisseraient jamais repousser

les cheveux... La dernière fois en tous cas, il avait tenu parole.

Eike. – Il tient toujours parole Sascha. Vous pouvez dire ce que vous voulez de lui, mais ça, il tient toujours parole. Une fois j'avais un ami qui avait plus un rond; il voulait voir des copains marins à Rostock; et je peux vous dire, ça avait rien à voir avec la révolution, Kronstadt et le toutim... Pourtant Sascha lui avait promis de lui payer le billet; eh bien, il a travaillé toute la journée dans la rue, c'était l'hiver, on se caillait, et le soir il lui a donné l'argent. Je m'en souviens comme si c'était hier.

Beate, *naïvement*. – Et ton ami, il pouvait pas travailler lui?

Eike. – Oh, cherche pas! Lui il a décidé qu'il ne travaillerait jamais.

Anton. – Et son bras à Sascha, comment c'est arrivé?

Gerd. – Si j'étais toi, je ne lui en parlerais pas. Un camarade russe m'a dit que c'est arrivé pendant une tentative d'évasion. Ils leur ont tiré dessus; Sascha s'est fait reprendre et il a fallut l'amputer.

Anton. – Les salauds!

Gerd. – Te fais pas d'illusions, avec les rouges, ça a pas l'air mieux. Ils font pas de cadeaux; c'est eux qui ont eu la peau de Makhno. Et en vingt et un alors, ils se sont gênés?

Eike. – J'ai un copain au *Drapeau Rouge*, quand tu parles avec lui, comme ça, entre quatre yeux, il te dit que les ouvriers c'est rien que des petits bourgeois qui voudraient bien mais qui n'y arrivent pas. Tiens, je parie que chez les Soviets, ils auront des petits jardins comme chez nous, style Schreber, histoire de les calmer, leurs ouvriers!

Gerd. – Des jardins, tu parles! ça a complètement regelé chez eux. Il paraît qu'ils ont ouvert un camp, là-haut, aux Solovki. Et vous savez quoi, Rachel, l'ancienne femme de Sascha, ils l'ont envoyée au camp avec Dodik, leur fils, un môme de quatre ans! Sascha a essayé de les sortir, mais pas moyen.

Franz, *intervenant timidement, humblement, au moins au début*. – Y m'avait raconté une histoire, Sascha, une fois. On était dans la rue à se geler et à taper des pieds pour se réchauffer, et puis tout à coup... (*Comme pour s'excuser.*) Elle est pas drôle vous savez cette histoire... Sascha, les histoires drôles, c'est pas trop son truc. Et puis moi, les histoires, d'habitude, je m'en souviens pas trop. Mais celle-là...

Eike, *le coupant*. – Vas-y, nous fait pas languir!

Franz. – Si vous voulez. Mais... elle est pas drôle hein... c'est juste une histoire... comment dire... vraie... ben oui, c'est une histoire vraie, voilà tout.

Eike. – Bon, vas-y alors, accouche!

Franz. – Oh, c'est qu'y faut pas me brusquer moi; les mots y viennent pas si facilement. Enfin voilà: Sascha, y s'trouvait comme ça, à Odessa. C'était vers la fin du communisme de guerre, il m'a dit. Je sais pas trop pourquoi ils appellent ça comme ça, vu qu'il y avait plus la guerre. Enfin, ici en tous cas... Là-bas Sascha m'a dit que des fois y avait des cadavres qui traînaient dans la rue. Que même, à force, les gens passaient devant sans même y jeter un œil. (*Réalisant soudain.*) Ben, tiens, somme toute, un peu comme si moi je crevais quoi... Ça pourrait pas bien intéresser grand monde.

Beate. – Moi, j'irais porter des fleurs sur ta tombe, Franz.

Franz. – Oh, ça c'est rudement chic, ma petite Beate!

Il se lève, se précipite vers elle et lui donne un baiser sur la joue. Elle se laisse faire de bonne grâce.

Franz, *songeur*. – Remarque... faudrait déjà qu'on m'enterre.

Gerd. – Allez Franz, tu sais qu'on t'aime bien. Vas-y, continue ton histoire.

Franz. – C'est pas *mon* histoire, c'est celle de Sascha. J'en étais où déjà? Ah oui... un jour, Sascha, il avise une grande affiche pour un cirque. Ça lui faisait un peu bizarre d'aller au cirque, mais il se dit...

Eike. – Bon, il y va, et alors?

Franz. – Alors, au cirque y avait un clown. Un clown, quoi... vous imaginez?

Eike. – Pas trop. Enfin, continue.

Franz. – Son numéro y s'passait comme ça. Il avait une vieille carriole d'enfant en bois, toute basse, toute miteuse, avec quatre roues, une vieille poupée assise dessus, et puis des bouts de tissus et des machins cassés. Enfin, vous voyez, quoi... Il est rentré sur la piste en tirant la carriole et il s'est mis à tourner lentement; comme ça, quoi... vous voyez le tableau.

Il mime la scène en tournant lentement autour de la table, les mains derrière le dos, comme s'il tirait quelque chose derrière lui. Il reste silencieux et son manège se prolonge un moment.

Eike. – Et alors? Quoi?

Franz. – Alors rien. C'est fini. C'est ça l'histoire.

Eike. – Comment, c'est fini. Tu te fous de nous, ou quoi?!

Franz. – Justement. Au bout d'un long moment – il paraît qu'ils sont drôlement patients là-bas – y a un type qui se lève et qui crie au clown: 'Tu t'fous de nous, ou quoi?! Pourquoi tu ne fais rien?!' Alors le clown il s'arrête, il regarde le public comme ça (*Il promène son regard sur l'assistance, à la fois sur scène et sur le public.*) et puis il fixe le type qui s'est levé bien droit dans les yeux et il dit comme ça, tout lentement, clairement: 'Et pourquoi vous, vous ne faites rien?' Alors y a un silence, il reprend la carriole et il sort de la piste.

Eike. – Et ensuite? Et puis quoi?

Franz. – Sascha, il m'a dit qu'il s'était dit: 'Il est complètement cinglé ce type!!' Il a bondi de son siège et il est descendu en courant dans les coulisses. Seulement là-bas, y avait déjà deux types de la Tchéka – ce serait un peu comme nos Sipos, mais en plus méchant il disait, Sascha – ils ont embarqué le clown devant ses yeux. Même Sascha il a rien pu faire.

Eike. – Et après, ensuite?

Franz. – Ben là, c'est vraiment fini. Le lendemain Sascha a été pour se renseigner à la prison. Mais le clown y était plus. Finalement, par un copain, il a appris qu'il avait été fusillé la veille.

Un ange passe.

Beate. – Elle est pas drôle cette histoire, Franz. Pas drôle du tout.

Franz. – Je vous avais prévenu. En tous cas il aime pas les Bolchéviks, Sascha, ah, ça non! Et puis ça date pas d'hier, cette affaire. Déjà en 1905, ils voulaient le zigouiller, il m'a dit.

Christina. – Tout ça... Est-ce que c'est bien vrai, d'abord?

Franz. – Tu pourras toujours demander à Sascha si tu y tiens. Enfin, je te conseillerais pas trop de lui demander comme ça...

Christina. – Bon, c'est pas tout, je vais retrouver Redy et Margot. On doit bien ça à Felix. Vous venez?

Mouvements divers. Beate, Franz et Katarina se joignent à Christina.

Lotte. – Je repars au journal; sinon ils feront tout de travers avec cet article. Christina, tu veux un article nécrologique pour Felix?

Christina. – On va voir. Gerd veut écrire quelque chose... *(Se tournant vers Anton et Eike.)* Alors vous venez?

Eike, *décidant pour les deux.* – Non, nous on reste avec Gerd.

Personne ne lui répond, le groupe sort, suivi de Lotte. Restent Gerd, Eike et Anton. Ces derniers forment un couple d'amis un peu ambigu, du moins du côté de Eike. On sent que ce dernier aimerait aller au-delà l'amitié, mais qu'Anton reste insensible à ce désir.

Eike. – Je sais, Gerd, tu vas nous engueuler; t'aurais raison d'ailleurs. Ça fait du bien quand tu nous engueules!

Gerd. – Attends, je n'ai rien dit encore!

Eike. – Oh, t'as pas besoin! Tu ferais mieux d'économiser ta salive! T'as complètement raison... C'est vrai qu'on est devenu des loques; c'est vrai que ça peut pas durer. Mais... comment dire?... Tu perds ton temps, Gerd... Tu peux pas comprendre! Tu peux pas comprendre!!

Anton. – Il a raison Gerd, tu peux pas comprendre... Tu te bats, t'es vivant toi; nous c'est pas pareil...

Eike. – Tu sais, c'est pas si terrible d'être mort; je m'y attendais pas moi, vraiment pas. C'est comme une bonne cuite, ou alors, le froid en montagne, ça ne fait plus mal au bout d'un moment. On te retrouve gelé, on te coupe deux orteils, une jambe, un bras, et toi tu sens rien, rien de rien... rien du tout.

Gerd. – Qu'est-ce que vous me chantez là, tous les deux?! *(Il se plante devant Eike, le secoue violemment par les épaules.)* Mais tu es vivant bougre d'idiot! Vivant, tu entends! Si je te donne un coup de poing dans la gueule, tu verras un peu si ça fait pas mal!

Anton. – Tu vois, il t'avait bien dit Eike; tu t'énerves pour rien! Tu parles de chanter... Tiens, écoute!

Il chante soudain, d'une voix travaillée de chanteur; le contraste entre la voix parlée et la voix chantée doit être frappant et douloureux comme le souvenir, et pourtant la voix n'est plus vraiment ce qu'on imagine qu'elle a été. Il chante une phrase de Pamina, transposée pour tenor.

Anton. – “Ach, Ich fühl's, es ist verschwunden, ewig hin mein ganzes Glück”...

Gerd. – Oh mon Dieu, c'est beau, si beau...

Eike. – Oh oui, oui! Oh Anton, tu vois, tu vois!!

Il applaudit, s'approche d'Anton, fait mine de vouloir l'embrasser, mais celui-ci s'esquive distraitement.

Anton. – Oui c'est beau. Magnifique. Merveilleux. *(Il reprend, enchaîne quelques mesures.)* Mais écoutez, nom de Dieu! Réveillez-vous! Je voulais chanter moi, sur une scène, une vraie, pas sur un trottoir!

Gerd, *sérieusement, simplement.* – Oui, Anton, je sais.

Anton, *d'abord lucide, technique, désespéré, puis plus sentimental..* – Alors écoutez! C'est nul, dégueulasse, il n'y a plus rien, une espèce de vibrato ridicule qui ressemble à un gémissement de soulard. Pas la peine d'aller chercher plus loin, foutez-nous le camp, et que ça saute; comment ils disent ça déjà? Dans le genre: ‘Cher monsieur nous vous remercions d'avoir bien voulu vous déplacer; vous pouvez maintenant céder la place au candidat suivant’. Ça oui, maintenant je peux aller les vendre tes journaux, Gerd, dans le brouillard, sur la banquise si tu veux, je risque plus rien. Qu'est-ce que ça peut faire? *(On le sent au bord des larmes.)* Autant qu'on soit tous frères! Tiens, ça lui aurait bien plu à Mozart, tes idées. Dommage qu'il ait pas connu ça.

Silence. Gerd et Eike ne savent pas trop quoi dire. Ce dernier risque de nouveau un geste un peu tendre; sans succès. Quant à Gerd, il se dandine d'un pied sur l'autre.

Gerd, *presque à mi-voix, à Anton.* – On peut faire du nouveau, Anton, du vraiment vraiment nouveau, du jamais vu.

Anton. – Arrête tes conneries, Gerd! Pas avec une voix comme ça; tout le monde te le dira, avec une voix comme ça, on ne fait pas du *(Parodique.)* ‘vraiment, vraiment nouveau’. Oui on peut faire ça... *(Il chante un couplet d'une des chansons de cabaret à la mode. Eike et Gerd applaudissent prudemment.)* Tu sais où on a entendu ça? *(Sans attendre la*

réponse.) Au *Romanisches Café*, pas plus tard qu'hier. Eike a insisté pour y faire un tour, aller saluer tous ces beaux petits messieurs.

Eike. – J'ai pas résisté Gerd, c'est plus fort que moi. (*Il prend le cahier de Gerd et le feuillette pensivement; il a prononcé la dernière phrase sans lever les yeux, faisant semblant d'être absorbé par le manuscrit. Il continue à parler de la même façon, les yeux dans le gros cahier noir.*) J'ai pas résisté Gerd, on était dans la Tauenzienstrasse, à deux pas...

Gerd, *froidement, presque méchamment.* – Si ça t'amuse; après tout c'est pas mon problème, Eike, c'est ta vie à toi; si tu veux la foutre en l'air, vas-y... je t'aurais prévenu, c'est tout.

Eike, *sèchement.* – Pas de morale, tu veux bien. Des pasteurs sans Dieu, les rues en sont pleines! J'en ai par dessus la tête de vos bons sentiments. Même la révolution, ça se fait pas avec de la charité; ça se fait avec des mitrailleuses.

Gerd. – Qui te parle de révolution? Laisse-la tranquille la révolution; laisse-la à Sascha. T'en as rien à foutre de la révolution, Eike; c'est le cadet de tes soucis. Tu sais bien de quoi je parle.

Eike, *toujours prétendument absorbé dans le manuscrit, changeant de ton.* – Tu en es où?... Ah oui... il agonise et elle lui rend visite, dans sa mansarde... J'ai bien senti quand tu lisais hier soir, que c'était tes mots à toi. Tu les tiens tes personnages, dans tes grosses paluches d'ours, tu peux les faire souffrir, les marier, les tuer, les faire tomber amoureux. T'as pas besoin du *Romanisches Café*. Dire que je me faisais tout un cirque, que je croyais que sans une table là-bas je ne pourrais jamais rien écrire. Ou alors je me voyais à Montparnasse, à une terrasse de café, par une matinée frémissante de printemps, avec sous le coude une liasse de feuilles aux bords dentelés, d'où s'échappe une profusion de vie...

Anton, *le coupant.* – On a croisé Rudolf Leonhard, toujours le même, avec son monocle et sa canne gainée de peau de rhinocéros, à pérorer sur les dernières nouvelles de Vienne et de Montparnasse. Il m'a fait un grand signe, comme s'il avait passé sa semaine à penser à moi.

Eike, *continuant sans tenir compte de l'interruption.* – Bilan: deux années sans écrire une ligne. Je finirai comme Redy, couché sur le dos à regarder les tâches de soufre au plafond, les bras croisés sous la nuque. La liberté, elle aime pas les faibles, Gerd, la liberté c'est pour les forts; à la fin, t'as beau dire, c'est pas plus compliqué que ça. Tiens, la première

fois que j'ai vu Redy avec Lotte, j'en croyais pas mes yeux; comme une punaise rampant sur un tapis de brocart, je me suis dit. C'est dégueulasse, mais j'y peux rien. Chaque fois que je vois Redy maintenant, l'image me revient. C'est pas un mauvais bougre, mais... c'est quand même un cafard quelque part; un cafard disert, si tu veux! Crois-moi Gerd, on est du même monde! Je peux pas me tromper, là; comme quand deux puttes se rencontrent – elles se reconnaissent à l'autre bout de la rue.

Gerd. – Arrête Eike, suffit maintenant!

Eike. – Ah, ah, ah! Je t'emmerde, hein Gerd, avec mes pleurnicheries.

Gerd. – Oui, tu m'emmerdes!

Eike. – Peut-être, mais tu sais, ce que j'ai appris ici, c'est toi qui me l'a appris, Gerd. Les hommes y sont pas nés égaux, Gerd, tous ces beaux discours, c'est des conneries! Avec tout ce que tu peux dire, toi t'es un maître, Gerd, et moi, et Anton, et Redy, on est des esclaves, voilà tout. On peut toujours la distribuer notre feuille de chou, on peut toujours s'engueuler sur Bakhounine, Makhno, Krapotkine ou Lao Tseu; ou même Spartacus... enfin oui, je sais, lui, c'est pas ton truc. Mais ça changera rien, Gerd, rien de rien...

Gerd, *sombre et ému sans le montrer; à voix très basse.* – Tais-toi maintenant, ça ne sert à rien de se faire du mal...

Anton. – T'en fais pas une montagne, Gerd, il est comme ça Eike. Il a pas tort, mais t'y peux rien, Gerd. Y a pas à regretter. (*Inopinément, avec un visage qui s'éclaire.*) Et puis c'est beau ici; (*Il tend la main vers la bande de ciel qu'on aperçoit au niveau de la rue, et qui vient de s'éclairer d'un rayon de soleil.*) regardez, on a même un coin de ciel à nous...

Gerd, qui fait les cent pas sombrement, et Eike, accoudé à la table, la tête entre les mains, lèvent machinalement les yeux vers le soupirail et ils sourient tous les trois, chacun à sa manière, unis par l'instant et terriblement seuls.

Scène 3

Printemps 1924. Un café à Berlin. La scène est vide, hormis deux tables, des chaises et un buffet avec un gramophone et quelques disques éparpillés. Lotte et Redy sont seuls, attablés devant des consommations. Redy lit un journal et Lotte écrit dans un cahier.

Redy, *levant les yeux de son journal*. – Tu rédiges encore un article pour Bubeling?

Lotte. – Hmm... oui...

Redy. – Quel genre?

Lotte. – Hmm... tu sais bien qu'il me fait confiance maintenant...

Redy. – Pas comme à moi.

Lotte. – Pourquoi voudrais-tu qu'il te fasse confiance? Ça fait des lustres que tu n'as rien écrit pour lui. Ni pour personne d'ailleurs.

Redy, *un peu agressif*. – Et tu crois que je le fais exprès peut-être?

Lotte, *sans lever le nez, un peu ennuyée*. – Oh, Redy, je n'en sais rien! Ça ne m'intéresse plus, tu sais... Je sais seulement que Bubeling s'est plaint qu'on ne te voyait pas beaucoup à la rédaction.

Redy. – J'entends ça d'ici: 'Votre époux se fait bien discret ces temps-ci, chère madame'...

Lotte. – Je ne vois pas pourquoi il n'aurait pas le droit de s'exprimer correctement. Il a parfaitement raison d'ailleurs.

Redy, *d'un air rêveur*. – Qu'est-ce que tu veux... il faut croire que je ne suis même plus capable de tirer à la ligne.

Lotte, *marmonnant, tout en écrivant*. – Il faudrait être capable de le vouloir déjà.

Redy. – Oh Baabe! Tu crois vraiment que je ne veux plus de ces piges?

Lotte. – Je ne crois plus rien. Ça m'est égal. Je sais seulement que tu ne le fais pas... et que sans moi on crèverait tout bonnement de faim sur un banc. (*Soudain, levant les yeux de sa feuille, et regardant Redy droit dans les yeux.*) Tu sais Redy, ça ne tient qu'à un fil; la corde est vraiment usée.

Redy. – La dernière fois, à Hamburg, tu m'as fait cirer les godasses dans les toilettes de la

gare, pour ton père.

Lotte. – Personne ne te retient de faire autre chose. Je croyais que tu étais journaliste...
(*Avec un sourire amer.*) ou poète... comme tu disais quand on s'est rencontrés.

Redy. – Baabe!

Lotte. – Baabe! Baabe!! Tais-toi un peu, veux-tu? Même moi il faut que je me concentre pour écrire... les lecteurs ont des droits aussi.

Moment de silence. Redy paraît mal à l'aise sur sa chaise, s'étire, prend le journal, commence à le feuilleter distraitement. Lotte continue à écrire.

Redy. – Écoute ça. Ils viennent encore de repêcher un corps dans le Landwehrkanal. La gauche dit que c'est un assassinat politique perpétré par la police. On n'arrive pas à l'identifier tant il est décomposé. (*Il pose le journal.*) Moi, je dirais que c'est une métaphore...

Lotte, *sans lever les yeux, un peu automatiquement.* – Une métaphore de quoi?

Redy. – Je ne sais pas. Peu importe... (*Rêveusement, retrouvant d'anciennes pensées qui ne lui sont plus d'aucune utilité.*) D'ailleurs une vraie métaphore n'est pas une métaphore de quelque chose...

Lotte, *froidement.* – Oh, excuse-moi. Enfin le poète qui revient...

Redy, *sans relever, la regardant écrire.* – Bubeling, il t'a demandé combien?

Lotte. – Quatre feuillets. Pour ce soir neuf heures. Ils mettent sous presse à onze heures.

Redy. – Je sais, je sais... À ce rythme tu auras terminé dans deux heures. Tu écris sur quoi?

Lotte. – Je te l'ai déjà dit.

Redy. – Faux. Tu as dit qu'il t'avait laissé le choix.

Lotte. – Hmmm oui... sur notre voyage depuis Hamburg, figure-toi.

Redy. – Qu'est-ce que tu peux bien écrire là-dessus?

Lotte. – Tu liras... si tu en es encore capable. Je parle d'Ilsa aussi.

Redy. – Mais... elle n'était pas là.

Lotte. – Je l’ai rajoutée. D’ailleurs elle était bel et bien là en fait. Tu te souviens de cette femme qui cherchait tout le temps du lait pour son bébé, au bord de la route?

Redy. – Non, où ça? Tiens, je me souviens d’une sacrée bande de salauds par contre. Ils mendiaient avec des airs de sainte nitouche, et puis ils allaient revendre leur butin plus loin à la première bande d’affamés qu’ils croisaient.

Lotte, *sans tenir compte de Redy, pour elle-même*. – Comment aurait-elle pu en avoir elle-même la pauvre? Maigre comme un clou; décharnée plutôt. Une fois j’ai vu une femme écroulée dans la neige. Son bébé venait de mourir; un homme était penché sur elle, le père sans doute... il pleurait et il essayait de lui arracher le cadavre. Alors, l’autre femme est arrivée, avec le bébé qui sanglotait. Elle l’a tendu silencieusement et la première lui a donné à téter, comme ça, accroupie dans la neige, avec une couverture grise de l’armée sur la tête. Pendant ce temps la caravane s’écoulait, personne ne prêtait attention, les gens cherchaient des pommes de terres sur le bas-côté ou je ne sais quoi. À l’heure qu’il est, elles doivent être toutes les deux quelque part dans cette ville.

Redy. – Couchées à crever lentement sur un banc, comme tu disais; comme cette vieille toute ratatinée, hier. Ou au cimetière.

Lotte, *ironique*. – N’aie pas peur; tu pourras toujours aller chez Gerd; ou chez Hannes.

Redy. – Qu’est-ce que tu veux dire?

Lotte. – Rien. Laisse-moi penser à Ilsa. C’est tout ce que je te demande.

Redy. – Qu’est-ce que tu veux, je sais que ce n’est pas beau, mais Ilsa me fait penser à ton père.

Lotte. – Si c’est comme ça... Comment s’appelait-il déjà? Ah oui, Gerd lui aussi. Eh bien, il avait raison Gerd.

Redy, *avec un énervement et une angoisse croissants*. – Qu’est-ce qu’il a dit encore, Gerd? Gerd, toujours Gerd! Il détient donc la vérité Gerd? (*Presque en criant.*) Tu ne pourrais pas penser à quelqu’un d’autre, non?!

Lotte, *lasse*. – Un autre Gerd, Redy... Ce paysan dans la maison du bord de route, tu te souviens... Il a demandé ce qu’on allait chercher à Berlin. Et il a dit que ce n’était pas une ville pour tout le monde. Il avait raison; c’est tout.

Redy. – Ce n'est pas une ville pour moi, c'est ça que tu veux dire?

Lotte. – C'est ça. Et maintenant laisse-moi écrire...

Elle se remet à écrire. Entre une femme de petite taille, aux cheveux blonds filasse, curieusement attifée d'une jupe d'un bleu ciel douteux, plutôt longue et bouffante, et coiffée d'une sorte de béret à la garçonne qui produit un contraste comique avec la jupe. Elle porte un vieux cabas. Elle s'assoit à la table libre, tire du cabas un tas informe et abondant de petits bouts de papier et entreprend de les étaler soigneusement sur la table, en les défroissant pour certains.

Margot, *retourne et lit lentement.* – Homme... Voie... Azur... hmmm (*Elle assemble des papiers.*) L'Homme suit la voie de la Terre, la Terre suit la voie du (*Cherchant le papier des yeux et le déplaçant.*) Ciel... le Ciel suit la voie de... la Voie... et la Voie suit... ses propres voies.

Redy, *qui se lève en parlant et vient rejoindre Margot à l'autre table.* – Et le bleu azur de ta jupe attire les hommes hors de leurs voies... D'où as-tu sorti ça Margot?

Margot. – Ce sont les papiers qui décident.

Redy. – Et qui décide pour les hommes qui n'ont pas de voie?

Margot. – Je ne tire pas les cartes, mon petit Redy.

Redy, *dans un souffle.* – Surtout s'il n'y a plus de cartes.

Margot, *poursuivant.* – Lao Tseu, j'imagine...

Redy. – Lao Tseu??

Margot. – Gerd a imprimé une brochure sur lui. J'ai passé une après-midi à la vendre sur l'Alexanderplatz; j'ai vendu deux exemplaires exactement. (*Souriant.*) Dont un pour allumer le feu, j'imagine! (*Riant franchement.*) Allumer le feu... Oh, et puis c'est bien de cela qu'il s'agit après tout... (*Sérieuse à nouveau.*) Gerd dit qu'il y a toujours eu des anarchistes; l'anarchisme ne meurt jamais... la meilleure partie de l'humanité a toujours été, est, et sera toujours anarchiste!

Redy, *sombre et amer.* – Inutile de s'en faire alors... (*Baissant la voix.*) À propos de Gerd... Dis-moi Margot... Il y a quelque chose qui me turlupine... Gerd... et Lotte...

Margot. – Quoi, Gerd et Lotte?

Redy. – Chhhutttt...

Margot, *bas*. – Qu'est ce qu'il y a entre Gerd et Lotte? Rien. Il ne s'est rien passé.

Redy. – Je sais Margot. Tu es trop bonne. Pas la peine de m'épargner. Je sais qu'il ne s'est rien passé. Et puis je sais qu'avec d'autres, par contre... Mais les autres, comment dire? Je sais que...

Margot. – Que c'est comme ça, entre camarades... Ah, enfin un vrai anarchiste! Il y en a, ça parle, ça parle, ça vend des brochures sur l'amour libre, mais le jour où il s'agit de partager, on dirait que personne ne les a lues, les brochures. Jaloux comme des poux qu'ils sont...

Redy. – Je ne sais pas si j'aurais dit ça comme ça Margot.

Margot. – Je sais bien que tu ne l'aurais pas dit comme ça, idiot! Qu'est-ce que tu crois? Tiens ça te fait du bien qu'on se moque un peu de toi... (*Baissant encore la voix.*) Tu sais Lotte, elle sait pas trop rire; quelquefois je me demande pour qui elle se prend vraiment. On croirait que de se baisser jusqu'à nous, ça lui fait mal de partout. Toi je t'aime bien, avec tes manières de gosse bien élevé, que même on dirait des fois tu te retiens de nous faire le baisemain. Oh, j'aurais pas dû. Je me tais... De quoi on parlait déjà?... Ah oui, les autres... ce serait que, comme qui dirait... des aventures sans lendemain, hein, c'est comme ça qu'ils écrivent dans les romans non?

Redy. – Oui, c'est comme ça... mais Gerd...

Margot. – Oui Gerd, ce n'est pas pareil; pour sûr qu'il faudrait pas grand-chose pour qu'elle se l'attrape dans le sang, ta Lotte.

Redy. – Margot, qu'est-ce que je peux faire?

Margot. – Et c'est à moi que tu demandes ça?! Comme si j'avais su le garder, *lui!* (*Un silence.*) C'est si loin; quelquefois je me demande si je n'ai pas rêvé. C'était du temps de Sascha... Trois ans, et ça semble une éternité! Va comprendre...

Elle commence à hausser la voix. Petit à petit ils retrouvent le ton plus objectif d'une conversation et, de temps à autre, Lotte, qui a continué à écrire, laisse échapper un signe d'intérêt. Elle s'arrête, pose son stylo plume, semble prêter l'oreille malgré elle etc.

Margot. – La révolution, on y croyait vraiment en ce temps-là. Moi, et *lui* aussi. C'était

peut-être à cause de Sascha. Dire qu'il va revenir!

Redy. – Qui est ce Sascha dont vous parlez tous comme... comme s'il venait d'une autre planète?

Margot. – Tu verras. Il vient vraiment d'une autre planète... tu l'as dit. (*Un silence; elle rappelle des souvenirs déjà anciens.*) Oui, il n'y a pas d'autre mot...

Redy. – Mais encore?

Margot. – Un jour, il m'a dit qu'il n'avait encore jamais aimé un être humain comme il aimait la Révolution. Il disait aussi qu'un révolutionnaire ne peut pas avoir d'enfant. Pourtant il a eu un fils, là-bas en Russie, avec Rachel. Je crois que c'est la seule femme qu'il a jamais vraiment aimée.

Redy. – Il est sorti de Russie alors? Il est venu ici à Berlin.

Margot. – Oui, en vingt et un... Quelques mois seulement, après quoi des camarades lui ont proposé de les rejoindre à Paris. Maintenant il revient de Belgique. Je ne sais pas pourquoi il revient; la Révolution, elle est loin maintenant... enfin, avec Sascha on ne sait jamais.

Redy, *incrédule et un peu ironique*. – Il revient à Berlin pour préparer la Révolution!

Margot. – Ne te moque pas Redy. Je t'ai dit; avec lui on ne sait jamais. Il nous parlait toujours de la Révolution Sociale. Je n'y ai jamais rien compris et d'ailleurs ça m'emmerde; n'empêche que lui, c'est un anarchiste, un vrai, et quand il parle je peux te dire qu'on l'écoute...

Redy. – Pourquoi je devrais l'écouter, moi?

Margot. – Attends, tu verras... Il déteste les Blancs mais aussi les Rouges. Il connaît toutes les prisons: celles du Tsar, celles des Blancs, celles des Rouges... Chaque fois il faisait la grève de la faim et il obtenait quelque chose.

Redy. – Drôle de type...

Margot. – Oh, il n'est pas vraiment drôle! Non ça, vraiment pas! Il est parti de Russie en laissant Rachel; après, Gerd a su qu'elle s'était mariée avec un pauvre type, un certain Kolia, qui idolâtrait Sascha. Quand Sascha l'a appris, tu sais ce qu'il a fait; je te le donne en mille?!

Redy. – Est-ce que je peux savoir, moi, ce que ce genre de type va aller inventer? Dis toujours.

Margot. – Il a commencé une grève de la faim... une grève contre... lui-même! Il avait peur de céder, de lui écrire, de rentrer là-bas même. Les camarades de Paris venaient le voir tous les jours; c'est comme ça que Gerd est au courant. Un jour il s'est levé, il a dit que c'était fini. Il n'en a jamais reparlé. Et pourtant, il a essayé de la sortir du camp.

Redy. – Il ne serait pas un peu cinglé, par hasard...?

Margot. – N'oublie pas, Redy... la meilleure part de l'humanité sera toujours anarchiste... et il ne suffit pas de vendre le *Drapeau Noir* dans la rue.

Redy, *sans conviction*. – Je ne l'ai même pas vendu...

Margot, *sans relever*. – Tu m'as fait penser à toutes ces vieilles histoires. Ça me revient maintenant; on n'en finit jamais avec Sascha... je t'en raconte une dernière, tiens... peut-être parce que ça m'empêche de... penser à *lui*...

Redy. – Qui ça, *lui*?

Margot, *un peu consternée*. – Redy, tu sais bien qui, *lui*...

Redy. – Ah oui! Excuse-moi Margot.

Margot, *se reprenant, presque joyeusement*. – Ça devait se passer à Kiev, ou un endroit comme ça. Il avait une amante, Vera...

Redy. – Et Rachel?

Margot. – Et alors, ça change quoi? Souvent il avait plusieurs femmes à la fois. À croire qu'elles trouvent que c'est un honneur d'être avec Sascha... Donc, il y avait Vera, de Kiev. Ils sortaient de prison tous les deux, elle s'habillait en homme; elle montait à l'assaut à la tête d'un bataillon de partisans. Tu imagines... l'armée de Denikine se rapprochait de Kiev. Sascha, lui il veut partir. On lui a proposé d'être officier dans l'Armée Rouge, mais je t'ai dit, les Rouges il peut pas les sentir.

Redy. – Et ils lui ont proposé de se battre avec eux?

Margot. – Sascha il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi. Vera elle, elle était bel et bien officier; mais il n'a jamais pu la convaincre de quitter Kiev... et je peux te dire que quand Sascha veut te convaincre de quelque chose...

Redy. – Et alors?

Margot. – Alors Denikine est arrivé, il a repris Kiev. Et Vera a été pendue.

Redy. – Et Sascha est parti...

Margot. – Oui, il est parti; il a tourné la page... Mais ça fait tout de même un gros livre à la fin.

Redy. – Et maintenant il revient...

Margot. – Je t'ai dit, il revient de Paris; de Belgique plutôt.

Redy, *songeur*. – Tout ça pour la Révolution. Chaque femme est une révolution peut-être...

Margot. – Ou alors c'est lui, la Révolution. Il s'est fait expulser de Belgique. Gerd m'a dit que les camarades, là-bas, essayent de récupérer ses manuscrits.

Redy, *légèrement ironique*. – Des manuscrits! Un poète en plus?!

Margot, *avec le plus grand sérieux*. – Et un grand poète encore. C'est ce qu'on dit en tous cas. Hannes a lu ses poèmes; il en tremblait.

Redy se lève et semble un peu découragé; en se dirigeant vers la table de Lotte il soupire simplement:

Redy. – Décidément... (*À Lotte qui a l'air plongée dans l'écriture.*) Baabe, tu nous écoutes ou tu travailles? Tu as tout entendu hein... (*Avec une légère dérision qui laisse percer le double sens.*) Un type intéressant ce Sascha, tu ne crois pas?

Lotte. – Hmmm... laisse-moi, je finis.

Redy. – Mais tu as entendu, ce type?

Lotte. – Hmmm des bribes... relis-moi ça, il manque encore une page. Tu ne pourrais pas avoir une idée... pour une fois.

Redy. – On pourrait raconter une histoire de Sascha.

Lotte. – Ne dis pas de stupidités, veux-tu? Donc j'écris tout, comme d'habitude.

Redy. – C'est toi qui signes après tout.

Lotte, *furieuse*. – Comment est-ce que tu oses me... (*Avant qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit, indifférente.*) Oh, laisse tomber... tiens, relis-moi ça... (*Elle lui tend une*

liasse.) pour les fautes d'orthographe...

Redy. – Baabe!

Lotte. – Quoi Baabe?! Bubeling doit l'avoir à neuf heures, et je n'ai pas envie qu'il y ait des fautes d'orthographe. Tu connais l'orthographe, non?

Redy, *conciliant et presque empressé.* – D'accord, d'accord, je relis... (*D'un ton enjoué qui tombe plutôt à plat.*) À l'école j'avais toujours de bonnes notes en dictée.

Ils s'absorbent tous les deux, Lotte dans l'écriture, Redy dans la lecture. Entre un homme plutôt grand et svelte, d'une cinquantaine d'années, à l'allure latine, vêtu d'un costume de bonne coupe quoique passablement usagé. Ses manières, toutes simples soient-elles, trahissent néanmoins sa classe sociale d'origine. Il se dirige d'un pas élastique et assuré vers la table où Margot, qu'il connaît manifestement, a étalé ses bouts de papier.

Tändel. – Vous permettez? (*Un peu théâtralement il laisse errer sa main au dessus du tas, puis attrape un papier qu'il tient à bout de bras avant de le rapprocher pour le lire.*) Orage... Voilà qui promet, Margot... (*Déclamatoire.*) 'Non seulement les chemins, non seulement les prairies dans le soir, non seulement la clarté qui respire après un orage tardif'...

Redy, *bas, à Lotte, heureux de se rendre utile, croit-il.* – Ce doit être Tändel.

Lotte. – Qu'est-ce que ça peut faire? (*Se reprenant, d'un ton plus aimable.*) Bon voilà, ça ira, il reste juste à relire. Qui ça, dis-tu?

Redy. – Tändel. D'après Otto et Eike ce serait un comte ruiné; peut-être pas si ruiné d'ailleurs. Il aime venir ici. C'est même bizarre qu'on ne l'ait encore jamais rencontré.

Lotte. – Il s'ennuie? Il a besoin d'aller au zoo?

Redy. – Il se prétend des sympathies anarchistes... ou peut-être qu'il en profite pour se faire fouetter jusqu'au sang, quelque part dans une arrière-cour?

Lotte. – Il ne donne pas envie de le fouetter.

Tändel se conduit en maître de maison. Silencieusement il met pour ainsi dire la scène en marche. Un projecteur découvre une table avec deux consommateurs muets dans un coin de la scène qui jusque là était resté dans l'ombre. Ils sont habillés dans des tenues de soirée qui contrastent violemment avec l'accoutrement de Margot. Tändel fait signe au garçon, lequel apporte avec célérité des consommations pour les trois tables. Puis Tändel

remonte le gramophone, place soigneusement un disque et le met en marche. On entend une valse lente. Il fait lever le couple à la troisième table, les prend par les épaules et les dirige vers le centre de la scène. Ils se mettent à valser avec une nonchalante maestria. Tändel se dirige vers la table de Lotte et Redy.

Tändel. – (Il fait mine de vouloir faire le baisemain à Lotte, mais sans achever son mouvement.) Permettez-moi de me présenter: Graf von Trotsche... mais pour tout le monde ici, je suis Tändel. Permettez? (Il approche une chaise de la table et s'assied sans attendre une réponse qui d'ailleurs ne vient pas; Lotte et Redy demeurent silencieux.)

Tändel, un peu théâtral toujours, avec un mélange de nostalgie et de dérision. – (Il commence son histoire avec fougue, même si personne ne lui a rien demandé.) Mon père possédait un grand domaine là-bas, en Poméranie; (Il se corrige avec un soupir.) possède, devrais-je dire... Tout enfant je m'étais déjà passablement acoquiné avec l'intendant; Karl – un rude gaillard celui-là. Il m'appelait toujours 'le petit monsieur'. Ma gouvernante française le détestait; aujourd'hui je peux imaginer pourquoi. Toujours est-il que 'Karl m'a tout appris', comme on écrit dans les romans: poser des collets, monter à cru, tirer les palombes à l'automne, deviner l'odeur de la mer lointaine qui pénètre la plaine surchauffée. Enfin, vous imaginez... Mon père lui faisait une confiance aveugle. En juillet, il lui confiait une grosse somme d'argent et Karl partait à la ville recruter les moissonneurs; des Polonais surtout... et des Polonaises. Et puis tout ce monde arrivait en train et campait le long de la rivière. Un beau jour d'été, Karl m'a emmené avec lui à la rivière; il faisait très chaud... Il m'a juste dit qu'il voulait m'apprendre la vie. Vous imaginez la suite...

Redy, pensant aussi se faire le porte parole de Lotte. – Vous croyez que ça nous amuse d'imaginer vos cochonneries?

Tändel, nullement démonté. – Que voulez-vous que j'y fasse, mon bon monsieur! C'est bien là ce que nous avons eu de meilleur. D'ailleurs, la vie m'a appris ensuite où elle était vraiment, la cochonnerie! (Pensif.) Quelle belle chose que l'anarchisme tout de même! Vous ne trouvez pas? Il y aurait presque de quoi vous réconcilier avec les êtres humains. Tenez, Margot... (Il se tourne vers elle, puis à mi-voix.) N'est-elle pas admirable?

Lotte consent à émettre un grognement approbatif qui encourage Tändel à poursuivre.

Tändel. – Permettez-moi tout même de terminer mon histoire. Le petit monsieur a dû se tailler un certain succès ce jour-là. Deux ans après, c'était l'été de nouveau, il faisait un

soleil écrasant et les blés étaient mûrs. Pourtant Karl a donné un jour de congé à tout le monde. Ah, cette journée! Je m'en souviendrai toujours... c'était un rude gaillard, Karl, on ne peut pas dire autrement; il savait s'amuser, le bougre. Et mon père lui faisait confiance... Seulement, le soir un énorme orage a éclaté. Toute la récolte a été perdue. Je n'ai jamais vu mon père dans une telle rage. Moi, je me faisais tout petit. Karl a été renvoyé bien sûr – j'ai bien cru que mon père allait le tuer. Je ne l'ai jamais revu. Mais j'ai décidé de partir pour Berlin. Je n'ai jamais revu mon père non plus. Le pire, c'est qu'il voudrait que je reprenne le domaine, maintenant. Tiens, les blés doivent être presque murs, une vague qui ondule sur la plaine, les épis qui craquent au soleil. Et tout pourrira encore sur pied cette année. Depuis la guerre... (*Changeant de ton du tout au tout.*) Oh, suffit! Trêve de nostalgie bavarde. Et puis, qu'est-ce qu'on y peut? (*Prenant Lotte à témoin.*) N'est-ce pas madame, qu'est-ce qu'on y peut? (*Lotte esquisse un sourire, à la fois hautain et d'obscur connivence.*) La vie est courte après tout; au moins une vérité qu'on ne se lasse jamais de redécouvrir.

La valse se termine, le couple mondain sort de la piste et ils retournent tous deux en silence à leur place. Peu à peu s'installe une musique de tango. Quelques secondes se passent.

Tändel, *se tournant vers Lotte.* – Me ferez-vous l'honneur?

Lotte, qui n'a pas dansé depuis bien longtemps, a un geste évasif et incertain, que Tändel interprète tendancieusement.

Tändel, *se tournant vers Redy.* – Je ne crois pas que monsieur votre époux verra une objection à ce que... (*Plus décidé et même légèrement autoritaire.*) N'est-ce pas?

Redy, *à qui à vrai dire personne ne demande rien.* – Oh, si ça peut t'amuser de... danser avec ce monsieur...

Tändel s'est déjà levé et invite cérémonieusement Lotte; ni l'un ni l'autre ne font plus attention à Redy dont la réplique est à peine audible. Ils font quelques pas et commencent à danser, assez lentement d'abord pour permettre un dialogue.

Tändel. – Avec qui diable est-ce que vous avez appris à danser? Un serpent?

Lotte. – Non, un lion.

Tändel. – Ah tiens, et comment donc s'appelait-il ce... lion?

Lotte. – Il s'appelle toujours... mon père.

Tändel. – Félicitations. Votre père n'est certes pas un médiocre professeur; ni sa fille une médiocre élève.

Lotte. – Il a toujours adoré le tango.

Tändel. – Et sa fille aussi, j'en suis sûr. Même si les occasions ont parfois manqué, n'est-ce pas?

Lotte. – Que voulez-vous dire exactement?

Tändel, *presque brutal tout à coup, changeant de rythme.* – Rien, absolument rien. Suivez-moi et ne pensez à rien.

Lotte. – C'est ce qu'il me disait toujours.

Tändel. – Vous voyez bien. J'avais raison. (*Il lui met un doigt sur la bouche tout en dansant.*) Et maintenant, taisez-vous!

Tändel et Lotte se mettent à danser d'une manière de plus en plus passionnée. Redy ne fait mine de rien et prend ses aises de façon ostentatoire, avec une décontraction affectée. Il se saisit de la liasse de feuillets qu'il paraît lire et corriger avec concentration. Tändel et Lotte sortent lentement de scène, enlacés. Redy lève les yeux et observe cette sortie sans un mouvement.

Redy, *sans regarder Margot, ailleurs.* – Margot...

Margot. – Oui, Redy.

Redy. – Rien. (*Il se lève, s'approche de la table de Margot et lit machinalement.*) Amour... Regard...

Margot, *après réflexion.* – C'est écrit pour toi ça, mon petit Redy... Prends-en de la graine...

Redy. – Qu'est-ce qui est écrit pour moi? Ramper? Oui, je l'aime, je ne peux pas vivre sans elle... Je l'aime et elle peut me regarder comme un chien... Pourquoi pas? Elle aurait tort de se priver...

Margot. – Ah, Quatsch!! Quel idiot tu fais... C'est consternant parfois... Tu es libre Redy, libre... (*Lentement, en détachant les mots, comme une vérité douloureusement conquise qu'elle transmet.*) Si je l'aime, en quoi est-ce que ça la regarde?... Tu peux te dire, ça?!... Non bien sûr, tu ne comprends pas. Il m'a fallu longtemps à moi, avec... *lui.* Pourtant

c'est bien ton amour Redy, le tiens, le tiens... Elle ne peut pas te l'enlever! (*Un temps.*)
En attendant, invite-moi à danser, imbécile!

Elle le tire à moitié de sa chaise; il se lève à contrecœur et ils se mettent lentement à danser, plutôt pataudemment mais avec une conviction croissante.

Scène 4

Été 1924, dans la cave, un soir, les mêmes qu'à la scène 2. Margot est là aussi, ainsi que Redy. Lotte arrive au milieu de la scène. Quand celle-ci commence, la disposition et l'humeur sont celles de leur vie quotidienne; ils boivent et fument dans un entrecroisement confus de conversations.

Gerd. – Oh, silence une seconde! *(Il obtient rapidement une accalmie.)* Cette fois c'est sûr, Sascha arrive ce soir! Il sera ici sous peu; il est sûrement déjà en route! *(Exclamations de surprise et de joie de la part des anciens, plus interrogatives de ceux qui ne l'ont pas connu.)*

Redy. – C'est pas trop tôt! Je commençais à me demander s'il existait vraiment celui-là; à force d'en parler comme d'un demi-dieu.

Eike. – Un titan plutôt! Mais t'inquiète pas, Redy, tu vas voir un peu s'il existe! En attendant, montre les photos! *(Redy a un geste de retrait, histoire manifestement de se faire prier.)*

Anton. – Allez, nous fait pas languir, tu as promis l'autre jour; hein Franz? *(Franz est installé dans le fauteuil à l'écart de la table, confortablement affalé.)*

Franz. – Sûr! Je suis témoin; les photos de la reine! La sorcière comme tu dis.

Eike, à Franz. – Qu'est-ce que tu fous toi, là-dedans? Viens un peu par ici.

Franz. – Peux pas! Je suis commis à la garde du trône, moi; des fois qu'un de vous s'avise de vouloir y mettre ses sales pattes. Bon, enfin je viens. Pas touche, hein? Tiens, Margot, assieds-toi, va... toi tu peux, y a pas de mal.

Il se lève et laisse le fauteuil à Margot qui s'assoit et commence à étaler ses petits papiers sur les accoudoirs, avec un air de contentement modeste et enfantin. Redy sort avec lenteur trois photos qu'il étale sur la table. Mouvements divers: Eike, Anton et Franz se penchent; bruissements de surprise émerveillée; puis Gerd, Beate, et enfin Christina et Katarina se rapprochent pour jeter un œil. Margot reste assise à l'écart.

Redy, avec fierté, comme un défi. – Alors?

Eike, examinant une photo à bout de bras. – Tu as vu, ce profil, l'épaule qu'on devine dans l'ombre...

Anton. – Tu n’y comprends rien! La pommette, c’est la pommette qui dit tout; regarde un peu comme elle se détache; on ne voit qu’elle, et le grain de la peau comme les montagnes sur la lune.

Franz. – Il manque que la couronne.

Christina, *s’approchant*. – Un animal sauvage vous voulez dire! Une jument lâchée dans la steppe... qui n’a jamais connu le mors ni la selle. Croyez-moi, il est pas né celui qui la lui mettra sur le dos!

Gerd. – Voire...

Christina, *ironique*. – Tu voudrais essayer peut-être?!

Gerd n’a pas le temps de répondre, il aperçoit la silhouette de Sascha dans l’embrasure de la porte. Il s’exclame et tous se tournent vers l’entrée.

Gerd. – Sascha!!

Sascha. – Lui-même.

Eike. – Ça fait un bail! Et ça fait du bien de revoir ta gueule de terroriste, qu’aurait de quoi faire sangloter de trouille un aveugle. T’as pas changé d’un poil – j’aimerais toujours pas rencontrer ta trogne au coin du bois, Sascha, mais là ça fait drôlement plaisir. Alors comme ça, t’es revenu, en chair et en os?

Sascha. – Tu l’as dit, Eike. Tenez, pour fêter les retrouvailles! *(Il dépose une bouteille de vodka sur la table.)* Tu nous sers ça, Franz?

Franz. – Et comment! *(Fièrement.)* Vous avez vu les gars comment il se souvient de moi, Sascha!

Gerd. – Qu’est-ce qui t’amène à Berlin? Si tu suis la Révolution à la trace, autant te dire tout de suite que tu t’es trompé d’adresse.

Sascha. – C’est ce que disent les camarades. Comme si le train de l’histoire devait rouler tout droit! De toutes façons, je ne suis pas venu pour ça.

Gerd. – Et pourquoi alors?

Sascha. – Une mission Gerd, une mission... *(Murmures.)* Oh, je ne vous aurais rien dit bien sûr! Seulement, c’est déjà fini; il a suffit de ça! *(Il jette un pistolet sur la table,*

dédaigneusement.) Un vulgaire jouet, acheté trois marks en arrivant à la gare ce matin. Ce type nous avait bien trahi, ils avaient raison à Paris. Et le voilà qui craque sous la menace d'un jouet. Ils n'avaient pas tort non plus les gardiens en Sibérie – une bande de révolutionnaires à la manque! Ils ne valent pas le plomb pour les abattre. Toute cette racaille qui se traîne à vos pieds en demandant pardon et qui trahira de nouveau à la première occasion. À vomir; une pure perte de temps! Autant repartir demain pour Paris... Entretemps, trinquons!

Ils boivent; rumeurs d'où émergent des exclamations: " À Sascha, à ton retour!". Tout à coup Franz s'exclame: " À Lotte, à Lotte!".

Sascha. – Lotte?

Redy. – C'est ma femme; elle va venir d'un moment à l'autre.

Franz, *presque impérieux, à l'opposé de son ton habituel.* – Montre-lui les photos, Redy.

Redy s'exécute avec une certaine mauvaise grâce, tend les photos à Sascha. Celui-ci les examine silencieusement, avec une grande attention. Il les rend à Redy et soudain, comme malgré lui, à mi-voix, lentement et en articulant.

Sascha. – Redy, je vais te prendre ta femme... (*Silence. Tous se tournent vers Sascha qui se reprend.*) Oh, excuse-moi! J'ai dû trop boire déjà – ou pas assez! Franz, encore un verre, tu veux bien! (*Un ange ou un diable passe, puis Franz sert une autre tournée.*) Et toi, Gerd, tu en es où?

Eike, *répondant pour Gerd.* – Il écrit, Sascha, tu entendras ça... Un roman... magnifique. Et pourquoi pas tout de suite! Lis-lui quelque chose, Gerd.

Gerd. – Pas ce soir. C'est autre chose, ce soir.

Sascha. – Oui, tu me liras. Mais il suffit de te regarder, de t'entendre parler. (*Avec un profond sérieux, inattendu et un peu hors de propos.*) Je le savais bien, Gerd, que tu entrais dans la large voie de la véritable littérature.

Gerd, *au fond ravi, mais gêné.* – Tu exagères! (*Pour couper court.*) Et tes manuscrits, Sascha, où sont-ils eux?

Sascha, *sombre et sérieux.* – Perdus entre Paris et Bruxelles. (*Un temps.*) Non, je n'exagère pas. J'ai confiance en toi, Gerd, c'est tout. (*Pris par une sorte d'inspiration; changeant*

de ton du tout au tout.) D'ailleurs... et ta guitare?!

Gerd, *joyeusement*. – Vendue! Regarde un peu (*Il fait un geste circulaire de la main.*)... transformée en étagères. Tu n'as rien dit sur notre intérieur... (*Devançant une protestation de Sascha qui en fait ne vient pas.*) Oh je sais, c'est pas ton truc, tu es au-dessus de ça!

Pendant ce temps Anton a aperçu la guitare de Lotte dans un coin, il s'est levé, l'a prise et il commence à pincer quelques cordes.

Franz. – Eh, bas les pattes!

Redy. – Non, non, allez-y... C'est celle de Lotte. Elle croupit dans son coin. Elle meurt d'envie d'être jouée. (*Il prend la guitare des mains d'Anton et la tend à Gerd.*) À toi, Gerd!

Gerd se met à plaquer des accords très simples, de plus en plus rythmés. Peu à peu les autres se mettent à l'accompagner de toutes sortes de manières, en frappant de la main, du pied, sifflotant, chantonnant etc.

Gerd, *avec un sourire de complicité à Sascha*. – Qu'est-ce que tu penses de ma balalaïka, hein Sascha ?!

Sascha ne répond pas mais tout à coup se lance dans un kazatchok (hopak) effréné. Tous battent la mesure dans un long crescendo de rythme et de volume. Pendant ce temps Lotte se profile dans l'embrasure de la porte, s'adosse au chambranle et observe sans que personne prenne garde à son arrivée. Sascha s'arrête brusquement, d'une manière décisive; il ne paraît pas épuisé. Il verse une tournée dans les verres dépareillés qui s'alignent sur la table et commence à les distribuer lui-même à la ronde.

Sascha. – Buvons! Vypiom!

Gerd. – Oui, c'est ça, c'est ça! Vypiom! Vypiom za Saschu!

Tous lèvent leurs verres et hurlent: "Za Saschu! Za Saschu!". Sascha continue sa tournée, tous le suivent du regard et découvrent Lotte dans la pénombre quand il arrive près de la porte. Exclamations. Redy balbutie des présentations formelles qui se perdent dans le brouhaha général.

Sascha, *tendant un verre à Lotte, martial et élégant à sa façon*. – Ocen' rad! Enchanté, madame! (*À la cantonade, levant son verre.*) À Lotte! (*Les autres reprennent avec plus ou*

moins d'enthousiasme; Katarina et Christina en manquent singulièrement. Puis Sascha reprend, sérieux et concentré.) Ah, j'ai oublié de vous présenter mon nouvel outil de travail...

Attitudes interrogatives dans l'assistance; silencieusement Sascha se dirige vers l'entrée et revient avec son appareil photo, lourd et encombrant ("Fotokanone"). Il le manie un peu difficilement avec son bras unique, mais aussi avec une décision qui décourage toute velléité de lui prêter main forte.

Gerd. – Qu'est-ce que tu veux dire? Tu es devenu photographe?!

Sascha. – Photographe de rue. C'est un camarade qui m'a donné l'idée, à Bruxelles. Une excellente idée. C'est la liberté Gerd, la liberté dans la rue!

Gerd. – Je ne suis pas sûr de te comprendre, Sascha.

Franz. – Peu importe! Prenons une photo plutôt, ici, tout de suite; une photo de nous!

Sascha. – Non Franz, ça non.

Franz. – Pourquoi non? Toujours non... Oh, laisse tomber! Pas la peine d'expliquer. Tu sais bien que je ne comprendrais pas.

Gerd. – Tu veux rencontrer des matelots? Je peux m'arranger avec eux; des types bien tu sais. La flamme de la révolution, elle ne brûle plus très fort ici, ne te fais pas trop d'illusion – elle s'est réfugiée dans les ports...

Katarina, *entre le sérieux et l'ironie.* – Et dans les caves, tout de même.

Gerd. – Oui, mettons... En tous cas, ils auraient sacrément besoin de toi. Sascha, voilà un champ à bêcher, de la bonne terre à travailler! Ils se disent rouges mais au fond ils savent seulement qu'ils veulent que ça change, ils n'ont pas de programme, pas de statuts, rien.

Sascha. – Toujours les mêmes! Quatre ans de passés et vous réclamez encore des programmes, des couleurs, des statuts. Si nous avions pensé aux programmes et aux statuts, nous en Russie, vous croyez peut-être que nous aurions pu allumer l'incendie?!

Gerd. – Peut-être aussi que les Bolchéviks ne l'auraient pas éteint si vite.

Sascha. – La flamme noire de l'anarchie s'est déployée sur la steppe un instant. Elle a claqué au vent et puis elle est rentrée sous terre. C'est dans l'ordre des choses, Gerd.

Gerd. – Tu iras les voir ces matelots? Ils ont soif, tu sais, soif de toi sans te connaître!

Sascha. – Bien sûr que j’irai les voir!

Redy, *un peu inquiet*. – Je croyais que vous... que tu partais demain.

Sascha, *posé et sérieux*. – Apparemment je ne pars pas. Mais je dois travailler alors; (*Il désigne l’appareil photo.*) avec lui...

Eike. – Ah, ah! Tu t’es regardé dans une glace, Sascha, avec ta gueule de bagnard évadé?! Le premier Schupo qui passera par là t’embarquera illico: “Ausweis? Autorisation de résidence, permis de travail?” Tu te retrouveras à la frontière française avant d’avoir eu le temps de dire ouf!

Lotte est assise dans le fauteuil, hors du cercle de lumière et de l’attention générale. Elle intervient de loin, sans regarder la scène, sans quitter son monde et sans appeler la réplique.

Lotte. – Vous parlez le Polonais?

Sascha. – Un peu.

Lotte. – Ce sera suffisant. Demain je dois rencontrer Bubeling. Il vous fera une carte de presse temporaire – trois mois. Vous aurez le droit d’habiter Berlin et de prendre des photos; prenez bien garde en vous faisant payer, vous serez censé être en reportage. Et puis vous serez un Allemand de Pologne. Certains Schupos en viennent, ne l’oubliez pas; évitez-les.

Sascha. – Merci.

Lotte. – Vous n’avez pas à me remercier.

Sascha, *sans relever cette évidence*. – Vous êtes journaliste?

Lotte. – J’écris pour les journaux.

Sascha. – Vous ne devriez pas.

Lotte, *très légèrement agressive*. – Et pourquoi donc, je vous prie?

Sascha. – Parce ça détruira votre style; lentement mais sûrement – et à supposer que vous en ayez un, bien sûr. Si vous persistez vous n’écrirez jamais que des articles fades dans ces feuilles à trois kopecks; ou trois Groschen, peu importe.

Redy. – C’est charmant! Et Gerd? Et Katarina? Et moi? On ne compte pas nous?

Sascha. – Gerd est déjà entré dans la voie de la littérature, je l'ai dit.

Gerd. – Sascha! Tu ne peux pas, comme ça...

Lotte. – (*À Gerd.*) Si, il peut. (*À Sascha.*) Vous prenez bien des photos dans la rue, vous. (*Consciente de l'incongruité.*) Vous... quémandez.

Sascha. – Ça n'a aucun rapport. Inutile d'expliquer – vous m'avez très bien compris d'ailleurs. Pensez plutôt à Gerd.

Gerd. – Sascha, tu vas trop loin, tu ne crois pas?

Sascha. – Je ne vais jamais trop loin Gerd. Je dis ce qui est. (*À Lotte.*) Maintenant promettez-moi de ne plus écrire pour les journaux.

Lotte. – Et si je refuse? D'ailleurs je vous rappelle que je dois aller trouver Bubeling pour votre carte de complaisance. Si ça ne vous intéresse plus...

Sascha. – Là non plus ça n'a rien à voir. Faites comme vous l'entendez. Si vous refusez nous n'aurons plus rien à nous dire. C'est tout. (*Un temps.*) Assez parlé pour aujourd'hui d'ailleurs. (*À Gerd.*) Gerd, tu te souviens? (*Il fredonne.*) Ne dni, ne mesiatsy, no beskonetchnye gody... Nicht Tage, nicht Monate, sondern endlose Jahre... Non pas des jours, ni des mois, mais d'interminables années...

Pendant qu'il chantonne, Gerd cherche des accords sur la guitare, sans grand succès, tandis que les anciens commencent à crier: "La chanson du baigneur! Oui, Sascha, la chanson du baigneur!", et ils reprennent, qui en Russe, qui en Allemand, qui en Français. Quant à la chanson elle-même, il faut en trouver une qui convienne.

Gerd, *désolé de sa maladresse.* – Excuse-moi Sascha, je suis vraiment rouillé.

Lotte. – Je crois que je saurais accompagner ça, Gerd.

Franz se lève, prend la guitare des mains de Gerd et l'apporte à Lotte qui s'est tournée vers Sascha. Elle plaque immédiatement quelques accords avec décision et Sascha entonne la même chanson, beaucoup plus brillamment. Tous reprennent avec force, dans un capharnaüm vocal. À la fin on entend des exclamations confuses: "Vive Sascha!", "Vive Lotte!", puis tout se calme peu à peu.

Sascha, *à Lotte.* – Merci.

Franz, *le visage tout illuminé d'un sourire naïf.* – En deux ans je n'avais jamais entendu

Sascha dire merci. Et voilà qu'il a dit merci à Lotte deux fois en un soir!

Lotte, *un peu gênée, cherche à détourner l'attention par une plaisanterie, ironiquement solennelle.* – Avant que le coq ait chanté trois fois... Non Franz, non! Je ne sais pas de quoi Sascha a les clefs, mais je ne crois pas qu'il se prenne pour Saint Pierre!

Franz. – Bon, bon; avant que le verre se soit vidé trois fois alors...

Il s'active à remplir les verres sur la tables et commence à les servir à la ronde. Pendant ce temps.

Lotte, *pensive.* – C'est étrange, je n'ai pas vu le bague, mais un pêcheur, sur une barque, avec un grand filet...

Franz, *interrompant sa besogne, triomphant.* – Qu'est-ce que je disais?! Ça se passait bien en Galilée au moins!

Lotte, *sans se laisser interrompre, comme à elle-même.* – Une barque, la nuit, sur un lac dominé par une haute montagne, et un chien, ou un chacal... non un loup peut-être, qui contemplait la pleine lune en silence, sans hurler, la tête légèrement penchée. Je sentais battre ses flancs...

Anton, *mû par une impulsion soudaine, exalté.* – Oh, et moi, vous savez à quoi j'ai pensé, tout à coup?! À ma dernière audition, il y a dix ans, à l'opéra de Halle. Ils n'avaient pas dit non; ils auraient peut-être dit oui. Je *sais* qu'ils auraient dit oui. La guerre a éclaté un mois après. Je m'en souviens comme si c'était hier. Oui, hier...

Il se laisse tomber lentement à genoux sur la scène comme s'il implorait les autres qui, un peu interloqués, murmurent "Anton, Anton..." Et puis il se lance dans le grand air de Florestan, au second acte de Fidelio: "Gott! Welch Dunkel hier!". L'imploration de Florestan jaillit continement de la sienne. Il chante l'air intégralement, ou des extraits plus ou moins longs au choix, pourvu que les coupures respectent le subit changement d'atmosphère: "Und spür ich nicht linde, sanftsäuselnde Luft? Und ist nicht mein Grab mir erhellet?". Il chante la dernière phrase de l'air tourné vers Lotte et il termine, épuisé. Sascha apporte deux verres et il donne à Anton une longue accolade à la Russe; ils boivent chacun dans le verre de l'autre, l'unique bras de Sascha noué avec le bras gauche d'Anton. Gerd est affalé sur la table, il a l'air perdu au loin, abruti aussi par l'alcool. Un rythme semble monter à travers son corps massif, il se met à asséner des coups de poings sur la table comme sur un tambour, avec une cadence appuyée et lente. Un air sourd lentement

de lui, comme s'il entreprenait de rédimer les misérables, les 'damnés de la terre':

Wir sind das Salz der Erde,
 Leuchtet die Freiheit hervor,
 Brüder, zum Lichte empor!
 Wir sind das Salz der Erde!
 Wir sind das Salz der Erde!

Nous sommes le sel de la terre,
 La liberté luit dans le lointain,
 Frères, hissons-nous vers la lumière!
 Nous sommes le sel de la terre!
 Nous sommes le sel de la terre!

Tous se joignent à lui dans un chœur plus ou moins organisé. Chaque phrase est éventuellement répétée dans les deux langues, sur un air à adapter (par exemple les Soldats de l'an II) ou composer.

Scène 5

Automne 1924. Lorsque la scène commence, Lotte et Sascha sont seuls sur scène, dans la cave. On a ajouté dans un coin un caillebotis sur lequel est étendu un matelas constitué d'une simple toile à sac bourrée de son. Cette 'chambre à coucher' est délimitée par un rideau crasseux qui pend du plafond.

Lotte, *dans un état de grande agitation.* – Ach, Saschenka, je n'en peux plus! Je n'en peux plus!

Sascha, *très calme et concentré, parcourant une brochure qu'il a prise sur une étagère; il répond distraitement.* – Quoi donc liubimaya?

Lotte. – Non, je ne peux plus, *nous* ne pouvons plus habiter ici!

Sascha. – Et pourquoi donc? Gerd a bien dit hier encore, que...

Lotte. – Il nous héberge depuis deux mois. (*Elle hésite puis enchaîne.*) Et avant, avec Redy...

Sascha. – Tu sais bien que je ne dirai rien sur Redy. Quant à Gerd c'est un... un... (*Il s'exclame.*) ein toller Kerl! (*Il répète en Français en détachant les syllabes.*) Un type formidable! Comment peux-tu dire qu'il nous (*Avec ironie.*) 'héberge'?! Liubimaya, est-ce qu'un frère peut m'héberger? Je n'en ai pas connu cinq comme lui. (*Plus sombrement, comme un argument définitif.*) C'est le seul ici qui aurait résisté... là-bas; ça je peux te le dire.

Lotte. – Où ça, là-bas?

Sascha, *sombre et incompris.* – Au bain.

Lotte. – Oh je ne sais pas, je ne sais plus! Tout ce que je sais c'est que... j'en ai assez Saschenka. (*Elle tend la main vers leur 'chambre'.*) Regarde, mais regarde cette paillasse, c'est ça notre... (*Baissant la voix.*) intimité?

Il vient vers elle, la fait asseoir, lui entoure les épaules de son bras.

Sascha, *très sérieux.* – Je t'aime liubimaya, qu'est-ce que ça a à voir avec cette... paillasse? (*Silence; froidement.*) Et d'ailleurs si ça ne te suffit pas...

Elle se tourne lentement vers lui et ils s'embrassent en silence.

Sacha, *doucement*. – Un jour, il y aura d'autres révolutions, mon amour. Pas ici; en France peut-être. Alors nous partirons; tous les deux, seuls.

Lotte. – Et ton grand livre, tu l'écriras?

Sascha. – Je l'écrirai; et toi aussi tu écriras quelque chose; quelque chose d'important, de très important et de très beau.

Lotte. – Oh, Sascha, mon amour, partons, partons!!

Il s'étreignent à nouveau puis, de façon plutôt inattendue, Sascha sourit et commence à raconter, tandis que Lotte reste blottie, le visage contre sa poitrine.

Sascha. – Voilà que tu me rappelles Volodia, tout d'un coup. Au bain nous étions dans la même baraque, il dormait sur le châlit en face du mien. Personne ne savait trop pourquoi il s'était retrouvé là; lui le premier. Il répétait que de toutes les manières, depuis que sa Nastassia l'avait quitté, sa vie était foutue; alors, un peu plus un peu moins... Il avait commencé à boire et puis il avait distribué des tracts pour rendre service à un ami. Il ne les avait jamais lus ces tracts, n'empêche qu'il en avait pris pour dix ans. Tous les soirs et tous les matins il sanglotait à noyer un volcan. Sans Mischa et moi, il aurait sûrement pris un coup de hache de travers, ou bien on l'aurait vendu comme chair fraîche au dîner d'un caïd. J'en ai porté des troncs, avec Volodia! Du chantier d'abattage il y avait deux kilomètres à charrier les troncs jusqu'au fleuve. Les gardes nous perdaient de vue; on n'allait tout de même pas traverser la forêt à pieds jusqu'à l'Oural! C'était le moment où les droits communs s'en donnaient à cœur joie, tous ces voleurs de chevaux... les gardes ça devait plutôt les amuser, et puis ils prenaient leur part. On se relayait avec Mischa pour s'associer avec Volodia. Vus les quots, c'était la famine assurée; on atteignait rarement la demie ration. Mais on ne pouvait pas l'abandonner. Avec un autre on l'aurait retrouvé violé, écrasé sous une pyramide de troncs. Il s'était mis une idée en tête Volodia, une idée fixe: il voulait être transféré à la forteresse Pierre et Paul. Il avait décrété que sa seule chance de revivre, c'était de revoir la flèche de l'Amirauté. Je lui ai écrit sa lettre de requête à l'administration; lui, on aurait dit un curiste déçu qui se plaint à la direction de l'hôtel. Pourtant, deux mois de plus et il crevait à coup sûr. On parlait tout le temps, sur les châlits, au chantier, dans les douches... (*Silence. Il quitte le passé et revient dans le présent, sérieusement toujours.*) Si je te dis tout ça, c'est que Volodia est l'une des trois personnes que j'ai converties à l'anarchisme. Trois en quinze ans. Corps et âme. Liubimaya, on ne revient pas de l'anarchisme; jamais. (*Silence.*) Volodia va arriver à

Berlin, je l'ai appris hier. Il est passé par la Suisse, il veut me voir.

Lotte, *brusquement*. – Sascha, Redy est parti vivre chez Margot.

Sascha. – Je le sais, *liubimaya*.

Lotte. – Margot m'a dit qu'elle s'occupe de lui comme d'un petit frère; ou un enfant. Elle lui chante des chansons, elle lui raconte des histoires de son grand amour à elle, celui dont personne ne sait le nom, ni même s'il a existé.

Sascha. – Elle lui fait du bien à sa manière; qui sait...?

Lotte. – Oh, ça non. Ils se tiennent chaud comme deux petits animaux, voilà tout. (*Silence. Sérieuse.*) Sascha, Redy m'a suivie dans la rue hier. Je me suis retournée. Son visage était blanc comme un masque de cire qui s'effondre. Il a murmuré: Baabe, Baabe...

Sascha, *froidement*. – Pourquoi me racontes-tu tout cela? Je t'ai déjà dit...

Lotte. – Et puis, il a crié d'une voix menaçante: Ilsa, Ilsa! Je sais, c'est du chantage, mais ça fait trois mois que je n'ai rien envoyé pour elle à mes parents.

Sascha, *fouille dans sa poche, en tire quelques billets*. – Tiens. Et pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt?

Lotte. – Oh, Sascha, ma fille, la fille de Redy, et toi...

Sascha. – Comment peux-tu être si mesquine?! J'avais mis cet argent de côté pour Franz. Il faut qu'il se fasse opérer à la fin; sinon il en crèvera de son ulcère. Il lui faut quinze jours de repos, à l'hôpital.

Lotte. – Et toi, avec ton corps qui s'en va de partout, tu n'y as pas droit peut-être?

Sascha, *ignorant la réplique*. – J'irai refaire quelques photos samedi, ça devrait suffire s'il fait beau.

Lotte. – Saschenka, il y a autre chose.

Sascha. – Quoi?

Lotte. – Redy.

Sascha. – Quoi, Redy?

Lotte. – Il m'a dit qu'il te tuerait. Il a acheté un pistolet.

Sascha, *éclatant de rire puis se reprenant, froid à nouveau*. – Pourquoi me parles-tu de ces enfantillages? Encore une fois, je ne ferai rien contre Redy. D'ailleurs il ne sait pas de quoi il parle. Tuer, ça ne s'improvise pas. Il ne suffit pas de s'acheter un jouet. (*Silence.*) Tu en as vu, des morts?

Lotte, *un peu confuse*. – Non. Des blessés oui, ramenés du front pendant la guerre. J'avais quinze ans. J'aidais à les descendre des wagons; ils arrivaient, sans jambes, sans nez, sans bras... (*Prenant conscience de ce qu'elle vient de dire. Tendrement.*) Saschenka...

Sascha, *sans relever*. – A Kiev j'ai vu des monceaux de cadavres dans la rue, des blancs, des rouges, des Juifs, des verts, on ne savait plus. J'ai vu un spectre découper un autre spectre à coups de hache pour le rôti. (*Silence. Rêveusement.*) Un pistolet...

On entend des pas.

Lotte. – Sascha!

Sascha. – Quoi donc?

Lotte. – Ces pas, je les connais. C'est lui.

Redy apparaît dans l'encadrement de la porte, à la fois décidé et désespéré. Il fait mine d'ignorer la présence de Sascha.

Redy. – Baabe, je n'en peux plus!

Lotte. – De quoi, Redy?

Redy. – Il faut parler. (*Comme frappé d'une subite illumination.*) Je suis ton mari, Baabe!

Lotte, *d'une voix lasse*. – Nous nous sommes déjà tout dit Redy. À quoi bon?

Redy, *hurlant*. – Non! Non! Baabe!

Lotte, *calmement*. – Je vais envoyer de l'argent à mes parents pour Ilsa.

Redy, *hystérique*. – Ce n'est pas d'Ilsa que je suis venu parler!

Lotte, *imperturbable*. – Tu peux aller la voir. Je te donnerai tout l'argent que tu veux, tu leur apporteras, mon père est d'accord.

Redy, *hurlant*. – Ton père! Ton père!! Tout est de sa faute. Tout! Tout!! Si je le revois, je le tue!

Lotte, *comme à un enfant*. – Redy... Redy...

Redy. – Il m'a toujours considéré comme un pauvre type, un jeanfoudre tout juste bon à cirer des godasses!

Lotte. – Non Redy, pas toujours, pas toujours... Oui, c'est vrai, pour lui tu es le pauvre type qui a séduit sa fille et ne peut même pas subvenir à ses besoins.

Redy, *avec une dérision amère*. – Subvenir à ses besoins! C'est ça, hein?! C'est ça! L'époux s'engage à subvenir au besoin du ménage... pour le meilleur et pour le pire etc. etc. Amen!

Lotte. – Il se fiche qu'on soit mariés comme d'une guigne. Pour lui je ne fais que salir le sacrement du mariage en te suivant, comme la putain que je suis devenue.

Redy. – Laisse-moi rire. Et ta sœur alors?! Ah oui, c'est vrai; elle subvient à ses besoins elle, je suppose! Comme quoi il vaut mieux travailler de cinq à sept que cirer des godasses toute la journée.

Lotte, *exaspérée*. – Stop Redy, stop! Encore un mot et je...

Redy, *d'un air de défi*. – Et quoi, Baabe?! Vas-y, dis-moi...

Lotte, *se reprenant*. – Rien. Oh Redy, pourquoi tu ne peux pas...

Redy. – Peux pas quoi?

Lotte. – Écrire, travailler, je ne sais pas moi...

Redy. – Écrire quoi? Tu veux peut-être m'envoyer cirer les pompes de Bubeling maintenant? Et pour quoi faire, je te demande? Pour l'honneur d'écrire sur un ramassis de crève-la-faim?!

Il reprend soudain conscience de la présence de Sascha qui, depuis le début du dialogue fait les cent pas en tournant silencieusement dans un coin éloigné, avec les gestes fluides, rythmés et implacables d'un animal sauvage.

Redy. – Tiens, voilà que je suis d'accord avec cet... ce... ce chacal... (*Hurlant de nouveau, soudainement.*) Baabe, dis-lui de foutre le camp à cette espèce de hyène... de loup...

Lotte, *à Sascha, après quelques secondes de silence contemplatif*. – Sascha s'il te plaît, laisse-nous, tu veux bien?

Sascha sort sans dire un mot. Redy paraît tout d'un coup vidé de ses forces. Il s'approche

de Lotte comme en titubant. On ne sait pas trop s'il veut l'agresser, l'embrasser ou se réfugier dans ses bras. Elle le repousse doucement.

Redy. – Baabe, Baabe, je ne peux pas vivre sans toi!

Lotte. – Ni avec moi, Redy.

Redy. – Tu te souviens quand j'allais t'attendre des heures, l'hiver, caché derrière un bosquet de saules dans le jardin enneigé de tes parents? (*Lotte, qui fait mine plusieurs fois de couper Redy, se laisse prendre malgré elle quelque peu au jeu de la nostalgie rêveuse.*)

Moi, le paria qu'on ne voulait pas saluer, je te regardais courir droit à travers la pelouse blanche. Je revois la grande tâche de lumière que projetait la baie vitrée du salon; et parfois j'apercevais la silhouette de ta mère qui te croyait dans la rue, de l'autre côté.

Lotte. – Tu penses vraiment qu'elle se laissait prendre à cette mise en scène pitoyable?

Redy. – Je ne sais pas – peu importe. Tu courais à grandes enjambées, comme la biche qui rejoint la harde, avec un écart pour éviter la flaque de lumière jaune.

Lotte. – Redy... Tu rêves... Je ne suis pas une biche... Je n'ai jamais été une biche... Tu ne te rends donc vraiment compte de rien?

Par petites touches il s'est rapproché d'elle. Un instant elle lui caresse la tête en silence, un peu distraitement, avec des gestes qui cèdent à l'évidence de l'habitude sans exclure une réelle tendresse. Elle reprend d'une voix changée, résignée.

Lotte. – Non, bien sûr tu ne te rends compte de rien. Et c'est tellement mieux comme ça après tout.

Redy. – Baabe, hier j'ai écrit un poème.

Lotte, *surprise malgré elle*. – Toi, tu as écrit un poème?!

Redy, *revigoré par ce mince succès, légèrement persifleur*. – Oui; moi, Redy, le fainéant, le bon à rien... (*Agressif.*) Et pourquoi pas? C'est interdit, réservé aux êtres supérieurs, aux Slaves peut-être?

Lotte. – Redy, ça suffit maintenant, ça ne mène nulle part; je m'en vais. (*Elle fait mine de se lever.*)

Redy, *sortant le pistolet et le pointant sur Lotte; d'une voix ferme*. – Non Baabe, tu ne t'en vas pas!

Lotte, *exaspérée*. – Ne sois pas ridicule! (*Elle poursuit son mouvement et commence à se retourner vers la porte au fond de la scène.*)

Redy, *d'une voix blanche*. – Baabe, je te jure... un pas de plus et... et je tire!

Lotte se retourne lentement et constate que Redy a retourné l'arme contre lui-même.

Lotte, *gravement*. – Redy, qu'est-ce que tu espères?

Redy, *laissant retomber le pistolet et reprenant la voix précédente*. – Je veux te lire le poème.

Lotte. – De quoi parle-t-il, ton poème?

Redy. – De toi.

Lotte. – Redy, sois raisonnable, je ne peux pas écouter; pas aujourd'hui. Laisse-le moi, je le lirai, je te le promets.

Redy, *déterminé à nouveau et faisant mine de reprendre le pistolet*. – Baabe, tu ne sortiras pas d'ici sans m'avoir écouté.

Lotte, *nerveuse*. – Redy, Sasch... il peut revenir d'un instant à l'autre, tu comprends?

Redy. – S'il revient, je tire. Et toi, tu comprends, ça?!

Il s'arrête et pointe démonstrativement le pistolet vers la porte. Il paraît prendre tout à coup conscience de ses propres paroles et éclate d'un rire hystérique.

Redy. – Ah! Ah! Ah!! En voilà un jeu hein, Baabe! Il devrait te plaire, celui-là! Je te lis le poème – rassure-toi il n'est pas long – et si ce chacal passe la porte avant la fin je le descends comme un chien. Marché conclu?

Lotte, *de plus en plus nerveuse*. – Oh Redy, ça suffit. Vas-y, lis alors, lis vite qu'on en finisse...

Redy. – Pourquoi, vite?

Il pose le pistolet sur la table, fouille dans ses poches, en tire une feuille qu'il déplie soigneusement, s'assoit, s'éclaircit la voix etc. Pendant ce temps Lotte ne peut s'empêcher de manifester des signes de nervosité et de tourner souvent la tête vers la porte du fond. Redy commence enfin à lire lentement le poème en français (voir ci-dessous). Après deux vers on entend un bruit, Lotte sursaute et réprime un cri étouffé. Redy s'interrompt,

empoigne le pistolet; quelques secondes s'écoulent dans le silence.

Redy, *de la voix de celui qui a la situation bien en main.* – Ah! Dommage...

Il se remet à lire depuis le début et jusqu'au bout cette fois, s'immergeant lentement dans le poème. Il lit en Français et une voix off un peu lointaine reprend chaque vers en Allemand. Lotte est de moins en moins nerveuse, de plus en plus attentive. À la fin, le dernier vers retombe dans un silence qui se prolonge quelques instants.

Du stehst immer wie am Abend,	Tu te tiens toujours comme au soir,
Und siehst immer nur in dunkles Feld.	Et regardes toujours vers le champ sombre.
Immer ist der Himmel trüb,	Toujours le ciel est brouillé,
Und was von Glücksein Dir verblieb	Et ce qu'il t'est resté de bonheur
Ist nur ein heller Stern	N'est plus qu'une étoile claire
Der fern funkelt,	Qui scintille dans le lointain,
Und winkt,	Et te fait signe,
Als sei er ein Fenster von Deinem Haus	Comme une fenêtre de ta maison
Das weit liegt	Qui se tient au loin
Und in dem Du nie daheim sein wirst.	Et où jamais tu ne seras chez toi.

Lotte, *sérieusement.* – C'est un beau poème, Redy. (*Silence.*) Tu as eu raison ce jour-là après tout, de t'enfuir dans les champs. Tu as vu les larges sillons gras, la terre violette, une étoile bleue qui brillait au loin. Tu as rapporté ce poème.

Redy. – Tu dois choisir, Baabe! Dis-moi que tu n'as pas choisi! Dis-le moi!!

Lotte, *durement.* – Tais-toi! Tu veux donc toujours tout gâcher? Il n'y a rien à choisir; je n'ai jamais eu à choisir. Jamais.

Redy, *saisissant convulsivement le pistolet.* – Je vais le tuer alors; le tuer tu entends?! (*Il fait mine de se lever.*)

Lotte. – Assieds-toi. Assieds-toi et tais-toi. Regarde, ce pendentif, tu t'en souviens?

Redy. – Si je me souviens! Tu l'as volé à ta mère, Baabe. Tu l'as volé pour nous; pour nous tu entends?!

Lotte. – Oui je l'ai volé Redy; je l'ai volé pour le vendre mais je ne l'ai pas vendu; la preuve... (*Silence. Froidement.*) Et il n'y a pas de nous. (*Redy fait mine de l'interrompre*

mais elle l'arrête d'un geste impéieux. Elle commence à se parler de plus en plus à elle-même, de moins en moins à Redy.) Aujourd'hui tu as gagné le droit de jeter un oeil par la fenêtre. Une fois, une seule; ensuite tu partiras.

Silence. Redy paraît tétanisé, Lotte joue rêveusement avec le pendentif. Elle parle ensuite assez rapidement et presque froidement, comme racontant une histoire qui doit l'être pour que la vraie vie puisse ensuite poursuivre son cours.

Lotte. – Regarde comme il est beau, massif, du vrai argent, pas je ne sais quel métal anglais, avec son Saint Michel terrassant le dragon. Quand j'étais petite, la veille de Noël, on apportait un immense sapin dans le vestibule, au rez-de-chaussée, contre la cage d'escalier – il me semblait immense en tous cas; il atteignait la rambarde du premier étage. Et nous étions chargées de le décorer, ma sœur Hanka et moi. C'était toujours les mêmes décorations, qui dormaient toute l'année dans des caisses au grenier. Mon père apportait le sapin après le déjeuner, directement de son magasin, et il prenait son café avec nous. Il racontait qu'il était parti le matin loin dans les montagnes pour couper ce sapin, qu'il s'était battu avec un ours, ou un loup, ou un chasseur qui voulait tuer un ours, et que maman sapin lui avait confié son fils ou sa fille sapin, et qu'il ne l'avait pas vraiment coupé, et qu'il fallait en prendre bien soin, parce qu'après Noël il repartirait dans la forêt pour rendre son petit sapin à maman sapin. Et Hanka, qui croyait encore un peu, mais pas vraiment, vraiment, à tout ça, demandait pourquoi il n'avait pas apporté plutôt la maman, et papa lui disait que maman sapin était bien trop grande, beaucoup plus haute que notre maison, et qu'il devait se tordre le cou pour lui parler, et qu'il la comprenait mal, à cause du vent qui soufflait dans les hautes branches et de la neige qui étouffait sa voix, mais qu'heureusement il y avait un petit écureuil qui sautait de branche en branche et venait lui répéter les paroles de maman sapin dans le creux de l'oreille, même que sa queue était toute douce et le faisait parfois éternuer, et que...

Redy. – Baabe, tu ne me feras pas croire que ton père...

Lotte, *sans relever*. – Après le café, papa repartait à la boutique et je montais au grenier avec ma sœur pour descendre les caisses. Souvent on en ouvrait quelques unes et on s'enroulait dans le duvet pailleté des guirlandes qu'on se jetait au visage. Je décorais ma sœur comme un vrai petit sapin et on partait dans une longue crise de fou rire. Alors maman, qui savait bien sûr très bien ce qu'il en était, faisait mine de se fâcher; elle criait d'en-bas: 'Lotte, Hanka, descendez vite!' mais en général c'est elle qui finissait

par monter, elle prenait un air sévère et puis elle éclatait de rire devant Hanka toute saucissonnée de guirlandes, avec de grosses boules dorées en guise de boucles d'oreilles. Elle nous embrassait, nous nous enlacions toutes les trois, elle nous couvrait de baisers et nous roulait par terre comme deux grands paquets hilares et scintillants, et puis nous redescendions enfin décorer le vrai sapin, avec des anges et leurs clochettes qui tintaient sur les branches basses, et la flèche dorée au sommet que nous nous disputions toujours l'honneur d'accrocher; et chacune était certaine que l'autre l'avait fait l'année passée. Et puis nous avions le droit de prendre le thé dans les règles, comme de vraies petites dames – c'est comme ça que nous appelait tante Hannah. Avant le dîner nous montions dans la chambre de maman, elle nous tendait sa cassette à bijoux qu'elle ouvrait avec une solennité comique. Oh, ce n'était pas des bijoux bien précieux au fond, mais si beaux, si colorés. Et nous recommencions encore et encore, avec les bijoux cette fois, à nous parer l'une l'autre. Je l'adorais ce pendentif, je le réclamais toujours à Hanka, et j'imaginai que Saint Michel me regardait et me sauvait, moi, des griffes du dragon, comme Persée délivre Andromède. Et puis la cloche sonnait et nous redescendions sagement à la salle à manger avec sa grande table couverte de la belle nappe blanche brodée, dressée pour le repas de Noël, et puis... *(Elle s'interrompt. On peut croire une seconde qu'elle va se mettre à sangloter; au lieu de quoi elle énonce ce qui suit d'un trait, objectivement, clairement, et on perçoit comme un souffle de folie.)* Et puis il y a eu la guerre, mon père a fait faillite, ma sœur est devenue une putain, j'ai abandonné ma fille et j'ai volé le pendentif. Voilà.

Redy. – Oh Baabe, laisse-moi faire! Toi et moi ensemble, nous étonnerons le monde!

Lotte. – Ne sois pas stupide. Et laisse le monde tranquille; il a bien eu assez de quoi s'étonner depuis dix ans. *(Un temps.)* Oui, il y a bien eu une petite fille comme ça, Redy. Elle est morte et enterrée. Alors maintenant, donne-moi ton poème, lève-toi et pars sans te retourner.

Redy demeure affalé sur la table, la tête dans les mains, sans un geste.

Lotte, *méprisante*. – Décidément, mon pauvre Redy, tu gâcheras toujours tout. *(Silence. On entend des pas qui se rapprochent.)* Cette fois c'est bien lui.

Redy se redresse, cherche le pistolet des yeux sur la table, s'en saisit, mais cette fois avec une sorte de résignation anticipée. Il le pointe sur Sascha qui se tient sur le seuil, silencieux et immobile. Celui-ci fait lentement deux pas en avant, puis s'arrête de nouveau. Redy agite le pistolet d'un geste plus paniqué que menaçant.

Redy. – Stop! Stop!! Tu l’auras voulu! Cette fois je te jure que je tire!!

Sascha, *posément*. – Tire alors Redy, tire, si tu le veux vraiment. Tu en as le droit.

Sascha se remet à avancer très lentement. Redy se met à trembler, complètement paniqué, puis effondré.

Redy. – Espèce d’ordure! Salaud, tu entends! Salaud!! Tu sais bien que je ne peux pas! Je ne peux pas!!

Sascha. – Oui, je sais Redy. Tu ne peux pas; et moi je pourrais. (*Silence.*) Tu crois qu’il y a de quoi en être fier?!

Redy, *sanglotant, de nouveau affalé sur la table*. – Salauds! Vous êtes tous les deux des salauds!! Vous me méprisez... Oh oui, comme je sens que vous me méprisez. (*Se tournant légèrement vers Lotte.*) Tu m’as toujours méprisé, Baabe; dès le premier jour. Et pourquoi?! Pourquoi, nom de Dieu?!

Sascha se penche vers Redy; il lui glisse à l’oreille, lentement, distinctement.

Sascha. – Tu es le meilleur d’entre nous, Redy. Oui, le meilleur. (*En se redressant, presque à regret.*) Seulement, tu ne le sais pas toi-même...

Il fait quelques pas, prend une bouteille d’alcool et un verre qui traînent dans un coin sur le plancher, remplit le verre et vient le placer dans la main de Redy qui pend, inerte, après en avoir doucement écarté le pistolet.

Sascha, *impérieux et doux à la fois*. – Bois, Redy! Il faut boire maintenant.

Redy boit lentement. Pendant ce temps Sascha va chercher un autre verre et le remplit, ainsi que celui de Redy qui a vidé le sien. Sascha s’assoit à la table en face de Redy et ils ont un geste ambigu: leurs verres se choquent sans qu’on sache trop s’ils trinquent vraiment, ni qui l’a proposé et qui l’a accepté. Puis ils boivent tous deux en silence tandis que Lotte demeure immobile et lointaine, comme hors jeu.

Scène 6

Mai 1925. Décor intérieur/extérieur, à l'opposé du réalisme. À gauche de la scène, la rue. À droite, donnant sur la rue, un bar, estaminet, Kneipe; sont visibles une table et quelques pièces décoratives en faïence. Cependant, comme pour la première scène, on peut aussi se contenter de beaucoup moins en fait de décor. Sascha est debout côté rue, avec son appareil photo (Fotokanone, haut, massif) et peut-être une toile tendue qu'il utilise comme fond. On voit passer des silhouettes en ombres chinoises sur le fond de la scène. Un couple bourgeois s'approche, quelque peu outré, à la Brecht; pourtant il s'agit d'un couple illégitime. Il peut éventuellement être joué par les mêmes acteurs que Gerd et Ursula à la première scène, à laquelle le début de celle-ci fait en un sens écho.

Lui. – Venez ma chère. Venez que nous immortalisions cette délicieuse après-midi.

Elle, *inquiète*. – Vous n'y songez pas sérieusement... Et si... votre femme...

Lui, *manifestement habitué à être obéi, ennuyé de cette objection*. – Ne faites pas l'enfant. Et soyez assez aimable pour laisser ma femme tranquille à l'avenir. Au demeurant, je croyais vous l'avoir déjà dit. (*À Sascha, qui conserve un air fermé et même rébarbatif.*) Approchez-vous donc, n'ayez pas peur, je ne vais pas vous manger, que diable! (*Avec un sourire complice à la femme.*) Et puis, vous ne me paraissez pas si cousu d'or qu'il vous faille faire fuir les clients. (*Sascha lui tend une vieille feuille de papier avec les tarifs.*) C'est bien cher pour un double portrait en pied... Enfin je suppose que c'est à prendre ou à laisser? (*Sascha approuve d'un signe.*) Eh bien, vous n'êtes pas bavard vous au moins! (*Il se rend compte tout à coup qu'il manque le bras droit à Sascha.*) Oh, je vois! *Se tournant vers la femme, et désignant discrètement, pense-t-il, la manche vide de Sascha.*) C'est que ma chère, nous avons affaire à un héros! (*Avec un soupir.*) Mon Dieu, la guerre, quelle horrible chose! Dites-moi, mon brave, comment est-ce arrivé? (*Sans attendre la réponse.*) Tenez, je parierais que vous étiez sous les ordres de mon ami Müller; oh, sans le savoir! D'ailleurs bien peu aujourd'hui se souviennent qu'il tenait un secteur clef de notre front est... et qu'il aurait pu le tenir longtemps encore. (*Se tournant vers la femme.*) Un homme admirable ma chère; et avec ça, toujours soucieux d'épargner ses hommes. Mais, que voulez-vous, la guerre n'est pas une partie de plaisir! Il est monté très haut, toujours discret. S'il n'avait tenu qu'à lui... Vous n'imaginez pas ce qu'il rapportait sur le grand état-major! Jusqu'à Ludendorff, auquel il avait affaire quasi quotidiennement... (*Baissant*

la voix.) Entre nous, le fameux coup de poignard dans le dos, je n'y ai jamais vraiment cru. Quelques ouvriers excités, quelques juifs qui sabotent par ci par là, je veux bien; mais quelle incurie aussi! Non, je prends ça comme l'invention d'une poignée de généraux incapables. C'est bien l'opinion de mon ami Müller d'ailleurs. (*S'avisant enfin qu'il est seul à s'écouter; avec malgré tout un soupçon de gêne dans la voix.*) Mais, allons, allons, je me perds, où en étais-je donc? Ah, oui, je vous demandais comment cette horrible... accident... était arrivé?

Sascha, *toujours pas commode, et l'air plutôt stupide.* – Ich... Deutsch nicht sprechen...

Elle, *éclatant de rire.* – Ah mon Dieu, c'est drôle, vraiment trop drôle! Vous voilà bien puni!

Lui, *furieux et penaud.* – Comment aurais-je pu savoir?! Pff... cette ville n'est plus allemande! (*Il lui prend la main, qu'elle lui abandonne avec un peu de réticence, et la baise.*) Vous me pardonnez?

Elle. – Vous pardonner de vous rendre ridicule? Peut-être; si vous êtes sage.

Sascha, *impatient.* – Nu! Foto oder nicht Foto??

Elle. – Bon, décidez-vous à présent.

Lui, *passant ses nerfs sur Sascha.* – Alors allons-y, et que ça saute!

Il s'éloignent de quelques pas et se mettent en place pour la photo; ils continuent à parler.

Elle. – Inutile de le gourmander; vous voyez bien qu'il ne vous comprend pas.

Lui. – Il m'arrive de me demander si *vous* me comprenez...

Elle. – Et moi, de me demander si je ne vous comprends pas que trop...

Lui, *avec une gaieté forcée.* – Allons, allons, trêve de querelles! (*Ils se sont mis en position devant l'objectif.*) Donnez-moi votre bras; souriez à présent!

Éclair de magnésium; court 'arrêt sur image'. Sascha, sinistre, leur tend une carte.

Lui, *soucieux de montrer qu'il a retrouvé tout son aplomb.* – Eh bien, mon brave, nous viendrons chercher le cliché demain. Un petit conseil tout de même, entre nous: un sourire au client, ça ne peut pas faire de mal, hein! (*Il sourit lui-même à Sascha, comme pour montrer l'exemple.*) Vous avez de la chance que je sois de bonne humeur; ah, tenez...

(Il tend une pièce que Sascha est bien obligé d'accepter; cette largesse achève de mettre l'homme de bonne humeur.) Vous voyez, ma chère, on finit toujours par s'entendre...

Elle, *un peu moqueuse, avec un fond de désespoir.* – Décidément vous n'êtes pas en peine de discours... Songez tout de même que ce pauvre diable ne comprend pas un traître mot de ce que vous lui dites.

Lui, *soudain agacé et las.* – Oh, qu'importe après tout! *(Il consulte sa montre.)* C'est qu'il se fait tard avec ça. Il va falloir que je vous quitte à présent.

Ils sortent. Sascha s'affaire à un réglage sur son appareil photo, un peu gauchement à cause de son bras manquant. Entre Lotte qui, avant de se manifester, a assisté à la fin de la scène.

Lotte, *bouleversée.* – Oh Sascha, Sascha! Comment peux-tu...? Comment? Comment?! Toi, mon roi... ces moins que rien...

Sascha, *furieux de deviner que Lotte était là depuis un moment déjà.* – Et toi, comment oses-tu? Je te l'avais interdit; tu ne te souviens pas peut-être? Quand je travaille je ne veux voir personne; per-sonne tu comprends?! *(Menaçant.)* La prochaine fois...

Lotte, *le coupant précipitamment.* – Il n'y aura pas de prochaine fois mon amour! Jamais, jamais plus tu n'auras besoin de... jamais plus...

Sascha, *à peine radouci, plutôt méfiant.* – Qu'est-ce que tu racontes? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire?

Lotte, *rapidement, pressée de convaincre et du coup plutôt incohérente.* – Sascha, j'ai vu Bubeling cette après-midi.

Sascha. – Et alors?

Lotte. – Alors il m'offre un travail, un vrai travail, avec un salaire, pas des piges, tu te rends compte?! *(Continuant sur sa lancée malgré le silence obstiné de Sascha.)* Figure-toi qu'il me veut comme responsable de son supplément hebdomadaire féminin – tu me vois, Lotte, ta Lotte, responsable d'un journal pour dames! *(Elle s'efforce de rire mais le rire se brise sur l'impassibilité de Sascha; elle se reprend, explique, mais son enthousiasme commence à sonner faux.)* Mais ce n'est pas ça l'important... l'important c'est que tu puisses arrêter de travailler, te consacrer à ta mission, ta vraie mission Sascha, libérer cette fièvre créatrice qui brûle en toi, écrire ton livre, celui dont tu m'as parlé si souvent.

Nous louerons une chambre, une vraie chambre avec un vrai lit, pour dormir, seuls, pas sur des cageots derrière un rideau. Nous écrirons côte à côte, moi au lit, toi sur une petite table, le soir, à la bougie... (*De moins en moins assurée, elle finit par se taire; presque implorante, maintenant.*) Oh! Sascha, Sascha!...

Sascha, *lentement, posément, mais sans appel.* – Non mon amour, ça je ne le ferai pas. Jamais.

Lotte, *qui comprend bien la vanité de ses protestations.* – Mais, mais, Sascha, mon bien-aimé, tu me disais, pas plus tard qu’hier soir... les deux pôles de ta vie, l’Art et la Révolution, le livre que tu dois écrire, et tous ces gens que tu dois gagner à l’anarchisme, ces matelots, ces ouvriers des chantiers navals qui t’attendent, là-bas sur la Baltique, à Lübeck, Rostock, partout, qui t’attendent toi, toi et personne d’autre... et maintenant que tout serait possible si tu...

Sascha, *la coupant.* – Je ne me ferai pas entretenir par une femme.

Lotte, *ébahie, éclatant d’un rire forcé.* – Mais, mais, mais...!! Un autre dirait que c’est... bourgeois ça!

Sascha. – Qu’ils pensent ce qu’ils veulent. Si tu crois que je vais accepter de dépendre de Bubeling! Ou de quiconque. Je n’aurai jamais besoin de personne pour me nourrir, pour te nourrir.

Lotte, *plus amère, s’accrochant à la raison raisonnante.* – Si encore il s’agissait de nous nourrir! Mais tous autant qu’ils sont, là-bas, ils n’arrêtent pas de te ... (*Hésitation.*) taper; excuse-moi je ne trouve pas d’autre mot. Tous ces Anton, Eike, Franz et j’en passe; et si encore c’était pour manger. (*S’échauffant.*) Mais non, chaque fois qu’il leur manque une cigarette, une bouteille, n’importe quelle miette de tout ce qui fait leur minuscule confort de déclassés... oui, parfaitement, confort, confort... ils prétendent vivre libres, sans rien, dans la crasse, mais c’est quand même pour leur petit confort qu’ils te saignent, toi; oui, toi Sascha. Ils viennent te voir et tu tires de tes poches cet argent gagné à faire le pied de grue, l’hiver, dans les rues glacées, pendant qu’ils se prélassent à ne rien faire. Ils ne sont même pas fichus d’aider ce pauvre Gerd. Tiens, tout ce que fait Eike, c’est de venir roucouler auprès d’Anton... et toi tu leur jettes cet argent à pleines poignées.

Sascha. – Si tu vois ça comme ça; décidément, je ne te croyais pas si petite, si mesquine.

Lotte, *faisant précipitemment machine arrière; un peu incohérente, avec des mots qui se*

pressent dans sa bouche. – Non, non, mon Sascha, c'est beau ce que tu fais. Tous ces gens couleraient à pic sans toi. Je suis d'accord, ils ont autant droit à ton aide que ma famille. Pourquoi est-ce que tu aiderais mes parents plutôt qu'Anton? Ils ne sont ni plus ni moins malheureux après tout. Mais quand je pense à Gerd qui a réussi à imprimer on ne sait comment des milliers de brochures, et son journal; et tout ça s'entasse à pourrir sur des étagères qu'il a construites de ses mains. Depuis un an, personne ne lève le petit doigt pour les vendre. Ils ne pourraient pas, non, tous ces jeunes gens...

Sascha. – La journée est presque finie; dans une heure il fera nuit. Autant arrêter pour ce soir. Allons-y.

Lotte. – Où?

Sascha. – À la maison.

Lotte, *sursaute.* – À la maison! Tu te moques de moi? Est-ce que nous avons déjà été seuls 'à la maison' comme tu dis? Je n'ai jamais compris comment Gerd pouvait écrire son roman au milieu de ce brouhaha.

Sascha. – Bon, au café du Noyer alors.

Lotte. – Très original! Sur un banc, au café... au moins le patron est sympathique.

Sascha. – Peu importe. J'ai un rendez-vous là-bas à six heures.

Lotte. – Un rendez-vous? Avec qui?

Sascha. – Tu verras bien. Allons-y.

Sascha la précède dans le café.

Sascha, *se retournant vers Lotte.* – Ne te fais surtout pas d'illusions. Je ne changerai pas d'avis. (*Ils s'assoient.*) D'ailleurs tu m'avais promis...

Lotte, *surprise.* – Promis quoi?

Sascha. – Tu as oublié peut-être? Promis de ne plus écrire à la va vite des articles qui pourrissent ton style, lentement mais sûrement, au fil de la plume. L'argent, passe encore, mais c'est ton âme que tu veux vendre, et que j'assiste à ça, et que je me laisse entretenir!

Lotte. – Oh, Sascha, tu triches! Tu préférerais peut-être que j'aie mendier des heures de ménages?!

Sascha. – Et pourquoi pas? Ce serait toujours moins dégradant. Regarde-les, dans la rue; (*Il fait un geste pour désigner des passants imaginaires.*) est-ce qu'ils m'exploitent, est-ce qu'ils me touchent quand je les prends en photo? Et lui? (*Il désigne l'appareil photo debout à côté de la table et lui donne un petit coup amical.*) Tandis que cette engeance... c'est ta moëlle qu'ils veulent sucer. Tu finiras comme eux, par écrire avec de la bave.

Lotte reste prostrée de l'autre côté de la table. Radouci à nouveau, il lui attrape les poignets par dessus la table. Il hésite mais sent qu'il doit céder sur un point en livrant un secret.

Sascha. – Liubimaya... ce n'est rien tout ça; comment peux-tu t'inquiéter pour ces détails matériels?!

Lotte, *scandalisée, incrédule et impressionnée à la fois.* – Des détails matériels... alors tout ça, ce ne sont que des... des détails matériels...?

Sascha. – Évidemment! Et quoi d'autre? Oui, je ne trouve pas le moyen de travailler à... ce livre que je dois écrire; ni de convaincre ces gens que je dois convaincre. On trouvera toujours le moyen d'en sortir... mais pas à n'importe quel prix...

Lotte, *dans un murmure.* – Pas à celui de ton... orgueil?

Sascha. – Appelle-le comme tu voudras. Fierté, honneur, orgueil si tu y tiens. Non, pas au prix...

Lotte, *enchaînant, toujours à voix basse.* – ... de ce monstre en toi qui refuse de se faire aider par sa bienaimée.

Sascha. – Je dois faire ce que j'ai à faire. Au milieu des brigands de Sibérie ou des petits bourgeois de Berlin, peu importe. Et toi aussi tu dois faire ce que tu as à faire; rien d'autre. Inutile de fricoter avec cette bande de feuilletonistes à la manque.

Lotte. – Mais, mais Sascha, mon bienaimé, nous avons déjà parlé de ça dix fois. C'est mon métier, je veux l'exercer, écrire...

Sascha. – Je sais, inutile de revenir là-dessus. Tu peux continuer si tu veux à fréquenter ces pompeuses marionnettes. Mais ne viens pas te plaindre à moi si tu écris comme eux, ensuite. Je ne serai plus là.

Silence. On leur apporte des consommations. Ils boivent et Sascha allume une cigarette, après en avoir offert une à Lotte qui refuse d'un geste.

Sascha. – Tu as entendu Volodia, hier.

Lotte. – J'ai passé quatre heures sur ton épaule à vous écouter parler. (*Presque en a parte.*) Des heures merveilleuses, mon amour... (*Reprenant le ton précédent.*) Sans comprendre un traître mot. Oh oui, il était beaucoup question de révolution...

Sascha, *poursuivant son idée.* – Je suis sûr que Volodia s'apprête à trahir.

Lotte, *un peu exaspérée.* – Trahir qui? Trahir quoi?

Sascha. – Trahir, c'est trahir; peu importe qui ou quoi. Et qui veux-tu qu'il trahisse d'ailleurs, sinon lui-même?

Lotte. – Je ne sais pas ce qu'il disait, mais c'était inscrit sur son beau visage mobile, comme sur une tablette de cire.

Sascha. – Un visage que tu n'as pas cessé de fixer.

Lotte. – Saschenka, c'est indigne de toi! Volodia est *ton* ami. Et je suis *ta* femme.

Sascha. – Et alors?

Lotte. – Alors rien. Strictement rien. Qu'est-ce qu'il t'a dit de si terrible, Volodia?

Sascha, *sombre.* – Tu veux vraiment que je te dise ce que m'a dit Volodia.

Lotte. – Évidemment je veux.

Sascha. – Et pourquoi, veux-tu?

Lotte. – Sascha, arrête!

Sascha. – Bon, si tu veux vraiment le savoir, alors il faut d'abord que je te raconte une histoire.

Lotte se lève sans mot dire, fait le tour de la table et vient s'asseoir à côté de Sascha, se blottir contre lui. Depuis ce moment et pendant tout le récit de Sascha, on sent un intense contact physique.

Sascha. – Je venais juste de m'enfuir de Russie, pour la Suisse. Un matin, quelqu'un frappe à ma porte, sous les combles; je ne connaissais personne là-bas. J'ouvre et je trouve ce type habillé comme un grand bourgeois; je revois encore ses guêtres de veau sur les bottines vernies. Son visage me disait quelque chose; j'aurais juré que je l'avais vu à Moscou, mais pas moyen de savoir où ni quand. Il s'est présenté comme le baron Steimer. (*Il tire sur*

sa cigarette.) C'était peut-être même vrai. Et qu'est-ce que ça peut faire? Il m'a dit qu'il était envoyé par les Bolchéviks; j'ai voulu le mettre à la porte mais il a insisté. Je l'ai laissé rentrer et je lui ai tendu la seule chaise; je suis resté assis sur le lit. Il me regardait de haut, avec son linge fin, moi assis sur le lit défait; ça avait l'air de lui faire plaisir... après les matons... qu'est-ce que ça pouvait me faire... Il ne disait rien, l'air pénétré, comme si j'avais dû mourir de curiosité. Je lui ai demandé ce qu'il voulait à la fin; il avait l'air un peu déçu que je lui pose la question, comme ça... Il s'est rengorgé et il a dit d'un ton important, en appuyant sur les mots: 'Je suis venu vous offrir carte blanche pour préparer la révolution sociale en Allemagne; carte blanche, vous m'avez entendu'. J'ai fini par répéter: 'Je vous ai entendu'. Il a répété encore: 'Carte blanche, vous me comprenez?'; il croyait peut-être que j'allais lui embrasser les genoux. Il m'a dit que je n'aurais qu'à envoyer l'addition à ses employeurs; je n'ai même pas demandé qui... le komintern... il les méprisait tellement... il avait une drôle de manière de prononcer; il ne roulait pas les *r*, comme un Juif ou un aristocrate. Il s'énervait, il insistait. 'J'ai toujours pensé qu'avec assez d'argent et quelqu'un comme vous, dix comme vous, on pouvait déclencher une révolution n'importe où'. Si tu l'avais entendu... il y avait un tel mépris dans sa voix! Il me vouvoyait, il n'avait jamais tutoyé personne, sans doute; pourtant j'entendais: 'Donne m'en dix comme toi, et je foutrai la merde n'importe où'. Cette jouissance dans sa voix... il savait que je détestais les Bolchéviks; il a ajouté à voix basse, comme un secret entre lui et moi: 'Prenez leur argent, dépensez-le comme vous voudrez, nous ferons la révolution sociale; les Bolchéviks sont foutus, laissez-leur vous offrir la corde pour les pendre...'. Je ne sais pas ce qu'il appelait *lui*, la 'révolution sociale'; il croyait me faire plaisir, il se penchait vers moi avec un petit sourire abject et une goutte de salive qui perlait aux coins de la bouche. Comme je ne réagissais pas, il a fini par prononcer le mot 'anarchisme'; comme un mot de passe, un sésame. Tous ces mots-là, il essayait de les salir en les prononçant mais il avait beau faire, ils ressortaient intacts de sa bouche, il n'arrivait pas à les souiller. Au début j'étais intrigué, inquiet; si les Bolchéviks avaient retrouvé ma trace, ils pouvaient aussi essayer de me supprimer. Je savais qu'il ne mentait pas, qu'il était bel et bien leur envoyé, qu'il avait de l'argent à sa disposition. Je suis sûr que tout ça était vrai. En même temps il était un peu détraqué. Je sentais une nausée qui montait en moi; je me souviens seulement que je me suis levé, je l'ai attrapé par les épaules, les mots se bousculaient dans ma bouche, je voulais lui cracher dessus, mais rien... j'ai juste dit: 'Allez au diable!' Ça m'a paru dérisoire, mais je ne trouvais rien d'autre. Je l'ai poussé dans l'escalier sombre,

il y a eu un grand bruit; je ne l'ai jamais revu. (*Il tire sur sa cigarette en silence.*) Je le vouvoyais moi aussi; j'y ai repensé après; je balbutiais un peu, je crois que j'essayais confusément de le tutoyer, ce déchet de luxe, mais ça ne venait pas, je n'y arrivais pas. Je me suis dit que c'était ça, la lâcheté.

Lotte, *murmurant*. – Tu es un loup, Sascha.

Sascha. – Les loups vivent en meutes.

Le contact physique se dénoue peu à peu; on revient dans le monde des humains.

Lotte. – Et tout ça, quel rapport avec Volodia?

Sascha. – Volodia m'a dit que Steimer était venu le trouver. Il voulait me demander un conseil, savoir quoi répondre à Steimer.

Lotte. – Tu lui as raconté ton histoire?

Sascha. – Non. Il ne sait rien de tout ça. S'il a besoin que je lui dise quoi faire, s'il ne le sent pas lui-même...

Lotte. – C'est que...?

Sascha. – C'est qu'il est prêt à trahir, je te l'ai déjà dit.

Lotte. – Alors tu as refusé de l'aider à décider?

Sascha. – Il doit savoir lui-même.

Lotte. – Il est jeune, Saschenka.

Sascha. – Et moi, je n'étais pas jeune en 1905? Ça n'a rien à voir. Regarde, le voilà. Il est en avance. Il ne comptait pas me trouver là. Je les connais; quand ils sont en avance, c'est que la mauvaise conscience les pousse.

Lotte veut répliquer mais elle n'a pas le temps. Volodia, un peu surpris effectivement de les trouver attablés, se dirige vers eux. Il est très jeune et visiblement excité; il ne prend pas le temps de s'asseoir.

Volodia. – Sascha, Sascha, j'ai accepté! On va la faire leur révolution Sascha!!

Sascha. – On? Qui ça, on?

Volodia. – Nous, Sascha! Toi, moi, les camarades! Tous ensemble! Il m'a contacté moi, ce

type, je ne sais pas pourquoi, mais on met tout en commun... tu te souviens: 'Tous pour un, un pour tous'... pour la reine... pour la révolution...

Sascha. – Tout? C'est quoi, tout?

Volodia. – Ben, tout! Son argent, nos idées, tes mots, Sascha!

Sascha. – Vous ferez comme vous voudrez, Volodia. Sans moi.

Volodia. – Sans toi, Sascha; mais tu n'y penses pas! Toi, Sascha Schapiro, tu n'irais pas au feu? Qu'est-ce que je dis? Tu n'irais pas *mettre* le feu?!

Sascha. – Non, moi Sascha, je n'ai plus rien à voir là-dedans.

Volodia. – Mais, mais, explique-moi Sascha, explique... (*Se tournant vers Lotte à laquelle il s'adresse avec déférence, un peu comme un petit garçon.*) Dites-lui vous, madame, dites-lui qu'il doit se joindre à nous.

Sascha. – Volodia; il vaut mieux que je n'explique pas. Tu comprendras peut-être; plus tard. (*Soudain beaucoup plus sombre, comme envahi par un pressentiment.*) Et maintenant il vaut mieux que tu partes, que tu fiches le camp; et vite.

Volodia, *inquiet*. – Oui Sascha, je pars, je pars. (*À Lotte.*) Je pars mais je compte sur vous, madame. Vous seule pouvez le convaincre. (*Tout à coup, avec une sorte de dévotion.*) Et puis vous êtes si... royale. (*Confus.*) Bon, je disparaïs. (*Il se saisit de la main de Lotte, qu'elle lui abandonne, lui fait un baisemain puis disparaît en criant, peut-être en Russe.*) Sascha! Sascha! Ne nous oublie pas! N'oublie pas... la Révolution!

Il sort.

Sascha, *très sombre*. – Lève-toi, nous partons.

Il se lève lui-même, jette quelques pièces sur la table et sort sans se retourner. Lotte le suit, visiblement inquiète, et le retrouve dehors, côté rue. La lumière a baissé, la rue est dans la pénombre, le café faiblement éclairé par une lampe à pétrole. Sascha est agité, fait quelques pas en tournant en rond.

Sascha, *brusquement*. – Cette fois c'est fini; nous nous séparons. (*Voyant Lotte effarée et muette.*) Tu ne sais pas pourquoi peut-être.

Lotte. – Non Sascha, je ne sais pas pourquoi.

Sascha. – Je ne te crois pas. Ou alors si... si c'est vrai, si tu ne comprends pas, si vraiment tu ne comprends pas *ça*, c'est que toute notre rencontre n'a été qu'une... une clownerie grotesque! Un ricanement cosmique!! Ah! Ah! Ah!! (*Brusquement.*) Qu'est-ce que tu as fait quand Volodia est parti?

Lotte. – Quand il est parti?

Sascha. – Oui, quand il est parti, qu'est-ce que tu as fait?!

Lotte. – Mais... je ne sais pas... je ne sais pas, je ne sais pas!! Oh, Saschenka, cesse de me torturer! Je n'en sais rien... Qu'est-ce que ça peut faire? Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?!

Sascha, *froidement*. – Tu lui as tendu la main.

Lotte. – Oui, enfin, peut-être...

Sascha. – Non, pas 'peut-être'.

Lotte. – Oui, je lui ai tendu la main, ou alors c'est lui qui a pris la mienne; (*Implorante.*) Saschenka, il voulait me dire au revoir...

Sascha. – Et alors?! Tu ne comprends pas? Vraiment pas?

Lotte. – Non! Non!! Sascha! Saschenka!! Je ne comprends *vraiment* pas! Cesse de me torturer! Dis-moi, je t'en supplie!

Lotte se prend la tête entre les mains et se met à sangloter. Tout à coup elle se lève, pousse un cri strident, se colle face contre le mur et se cogne volontairement la tête à plusieurs reprises avant de s'affaisser lentement sur le plancher. La lumière baisse progressivement tandis que Sascha s'immerge progressivement dans son monde.

Sascha. – Oui, tu lui as abandonné ta main; ta main dégantée.

Lotte continue de sangloter, un peu plus bruyamment; on l'entend murmurer 'Oh, mon Dieu! Pourquoi? Pourquoi?!', à travers ses sanglots.

Sascha. – Tu as pris sa main dans la tienne. Tu comprends maintenant?? (*Il répète un ton au dessus.*) Tu as pris sa main dans la tienne. Non, ce n'est pas ça. Tu lui as *abandonné* ta main, il s'en est saisi et il l'a tenue entre les siennes. Et pendant qu'il tenait ta main, tu le regardais, tu lui souriais. Oui, tu lui souriais; comme ça, comme ça, comme ça! Et puis vous vous êtes mis à rire tous les deux!!

On voit le couple mondain de la scène 3, toujours en costume de soirée, attablé dans le café, à l'endroit exact où se trouvaient Lotte et Volodia. On les distingue à peine dans la pénombre qui s'est installée à cet endroit, mais on devine qu'ils sont en train de prendre congé. L'homme fait le baisemain en prenant au creux de ses deux mains jointes la main de la femme, sur laquelle il presse ses lèvres. Un projecteur directionnel éclaire violemment ce jeu, étroitement focalisé sur les mains qui s'étreignent et tardent à se séparer. Puis un double rire dément, masculin et féminin, arrive en voix off dans un brutal crescendo. Enfin la lumière se rétablit soudainement, les rires sont coupés net et le couple a disparu. Sascha se trouve sur le devant de la scène tandis que Lotte gît inerte sur le plancher; elle intervient dès que la lumière remonte.

Lotte. – Oh! Sascha! Comment peux-tu croire... comment peux-tu imaginer...?! Comment, comment?!

Elle se lève, veut se précipiter vers lui. Il la repousse, froid et souverain.

Sascha. – Et toi, comment oses-tu?! Ne me touche pas! Ne me touche pas!! Tu es impure! Impure!! *(Il répète en hurlant en Hébreu.)* Tméa! Tméa!!

Christina fait irruption sur scène, essoufflée et dans un état de grande agitation. Elle a d'abord du mal à parler et à capter l'attention de Lotte.

Christina. – Lotte! Lotte!! Il est arrivé quelque chose à Redy.

Lotte redresse lentement la tête, garde un instant le silence, fait un effort manifeste pour intégrer les mots pourtant simples de Christina.

Lotte. – Quoi, Redy? Qu'est-ce qu'il a, Redy?

Christina, *d'un trait, soulagée de se délivrer du message.* – Il s'est tiré une balle dans le cœur. *(Un temps.)* Il est... il est... il est mort. Redy est mort, Lotte.

Silence.

Sascha, *à nouveau calme et déterminé.* – L'imbécile! Alors il l'a fait! Je vous l'avais dit; il était le meilleur d'entre nous.

Lotte. – Oh Sascha, Sascha! C'est moi! C'est ma faute, ma faute!!

Elle vient se blottir contre la poitrine de Sascha qui cette fois ne la repousse pas, tout en conservant une attitude un peu raide et statuesque.

Scène 7

Lettre de Lotte à Sascha

Été 1927. Sascha est parti à Paris depuis un mois et demi. Lotte lui écrit. Elle est assise à une table, au milieu de la scène sans décor et plongée dans la pénombre. On devine les autres acteurs, qui sont présents sur scène, sauf bien sûr Redy et Sascha. Ils se tiennent immobiles, vêtus comme auparavant, à l'exception de Eike qui a endossé une veste d'uniforme ornée d'une croix gammée. Lotte relit sa propre lettre.

Berlin, le 20 août 1927. Mon bienaimé, mon seigneur, mon éternel amour, je mesure chaque jour combien il m'est plus facile de te chérir dans le silence de cet espace qui nous rapproche plus qu'il ne nous sépare, et qui pour cela même n'a rien pour m'effrayer. Je t'imagine arpentant les rues ombragées de ce Paris que je ne connais pas, dans un air trop lumineux et léger pour qu'il puisse te détourner de ta mission. Tu feras là-bas, comme à Moscou, comme à Kiev, comme ici, ce que tu as à faire.

Ici où je retourne toutes sortes de pensées étranges dans ma tête. Croiras-tu que je songe à écrire l'histoire de ma vie? Je ne sais si je mettrai ce projet à exécution, mais c'est encore le sujet qui me semble le plus digne d'intérêt. J'en ai assez de raconter sans fin la vie des autres, et dans quel style insupportable encore! Quant à la fiction, elle ne me tente décidément pas. Je pourrais bien ressembler à la fin à ces insupportables phraseurs de Rousseau, Schiller et compagnie... Laisse-moi pourtant te donner, mon amour, quelques nouvelles de notre cave et ne te récrie pas devant ce possessif indu et stupide, qui n'est ici qu'un prétexte nouveau pour nous enlacer sur cette page. Et puis ce sera là, je te le jure, mon dernier reportage; j'y laisserai pour toujours derrière moi, comme un oripeau usagé, ce style insipide que tu abhorres avec cette même force tellurique qui t'enjoint de haïr toutes les trahisons de l'intime.

Gerd a terminé son roman. À ma grande surprise il m'a demandé de l'aider à organiser une lecture publique, et peut-être de tâcher de lui trouver un éditeur. Son roman est bon; il vaut la peine qu'on le publie, et j'aiderai Gerd avec plaisir. Voilà toute l'étendue de mes considérations sur le sujet. Quant à Katarina elle ne me jette plus, comme tu sais, de ses sombres regards et je crois bien qu'elle a convaincu Gerd d'entreprendre avec elle tout autre chose qu'un roman. Puissent-ils être heureux à leur manière! Au demeurant ils n'ont que faire de ma bénédiction...

Anton est tombé selon lui encore un peu plus bas. Il a rencontré un directeur de cabaret qui l'a engagé pour interpréter deux ou trois airs d'opéra avant chaque spectacle. Je parierais que c'est Anton lui-même qui lui a suggéré cette idée saugrenue... et qui plaît! Le public en redemande, à croire que Mozart peut concurrencer les revues les plus déshabillées. Mais Anton a bien entendu honte de ce succès et refuse de distribuer des invitations; il tremble à l'idée qu'on vienne l'entendre. Quant à Margot, elle croit de plus en plus ce que lui racontent ses petits bouts de papier. Je lui ai suggéré de dire la bonne aventure; elle y songe sérieusement. Si seulement elle pouvait prédire le passé et le présent, et où se trouve aujourd'hui son grand amour défunt! Mais défunt il ne l'est peut-être que trop.

Eike lui a beaucoup changé depuis ton départ. Peut-être en a-t-il eu assez de faire les yeux doux à Anton qui ne s'en avisait même pas. Toujours est-il qu'un ami l'a recruté pour aider à encadrer les jeunesses hitlériennes, un nouveau mouvement des nationaux-socialistes. On ne le voit plus guère et, quand il daigne paraître, il se répand en invectives contre la littérature et tout ce fatras dont l'Allemagne n'a que faire. Même Gerd a fini par en perdre son sang-froid l'autre jour. Eike nous a vanté le charme des randonnées dans la campagne, la fraîcheur des chants paysans et des jeunes garçons en culottes de cuir. Tu connais Christina. Elle lui a rétorqué en lui décrivant une bande de peintres de ses amis qui partent tous les week-ends camper et se baigner nus dans les lacs; elle lui a même suggéré de se joindre à eux. Eike était furieux. Il a complètement perdu le sens de l'humour et s'est mis à éructer sur cette engeance de dégénérés. Christina riait comme une petite folle. Naturellement, ça ne faisait qu'énerver Eike encore davantage. Un instant, j'ai bien cru qu'il allait la battre. Ah, et puis il s'est trouvé un nouveau héros: Hermann Goering, une espèce d'as de l'aviation à la retraite. Grand bien lui fasse! Qu'il continue à jouer à l'amour et à la guerre avec ses petits garçons en culottes courtes et ses vieux guerriers démobilisés; après tout, si ça lui chante!

La scène est maintenant plongée dans l'obscurité. Seul un projecteur continue d'éclairer la table où est assise Lotte.

Mon amour, comme tout ce bavardage est futile, insipide, tel un petit cours d'eau tiède qui clapote au pied des hauts pics neigeux! (*Court silence. La lumière baisse, elle pose la lettre, et continue, les yeux mi-clos.*) Je devais avoir onze ans. C'était un beau soir d'été, la fenêtre de ma chambre était grande ouverte, j'étais couchée sur le lit, dans

l'obscurité, immobile, nue, m'enivrant de la caresse d'un rayon de lune, du sang qui battait dans mes veines, égarée dans le mystère tout neuf de mon corps. Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir; mon père se tenait debout au pied du lit. Je n'ai pas remonté le drap roulé en boule au coin du matelas. Mon ventre était blanc sous la lune. J'écoutais mon souffle presque imperceptible flottant au dessus du sien, lourd, obsédant; je l'entends encore. Je devinais en lui une lutte implacable mais je ne la faisais pas mienne, je percevais à peine dans le lointain le parfum entêtant de l'impossible.

Il est resté ainsi un temps infini, sans un geste. À la fin il a tendu une main vers moi puis l'a retirée, comme pour sceller en lui-même un lourd et irrévocable renoncement. Il ne m'a pas touchée; il est sorti de la chambre furtivement, sans avoir prononcé une parole. Je suis demeurée à observer les murs et le plafond qui tournaient lentement, comme le planisphère où il m'avait emmené. Mes yeux ont fini par tomber sur la table de nuit et j'y ai découvert un livre qu'il avait déposé en sortant.

J'ai déchiffré le titre à la lumière de la lune: *Histoire secrète des Mongols*. J'ai tourné les pages en tous sens, sans chercher à comprendre, laissant mon esprit courir vers le signe qui devait attendre là, impatient d'être mis au jour. (*Silence.*) Je revois cette image, je la reverrai pendant mille ans, elle qui est montée peu à peu en moi comme du fonds d'un puits: les noces du loup bleu et de la biche blanche au pied de la montagne sacrée, donnant naissance à tout un peuple, sous un ciel laqué de noir. Je connaissais le regard du loup, je l'ai retrouvé quelques pages plus loin, dans les yeux du cavalier dont le cheval au galop traîne une captive sur la steppe. À l'arrière-plan le village brûle encore, on devine la famille écorchée vive, décapitée, des gouttes de plomb fondu figées dans les orbites d'un crâne qui roule. Il s'arrête, il la regarde, elle lui renvoie le regard de la biche blessée prête de se changer en louve. Elle fera ce qu'il veut; il ne voudra rien qu'elle ne veuille. (*Silence.*)

On raconte que lorsque la seconde femme de Genghis Khan, la fille du chef d'un clan vaincu, son seul et grand amour, a senti qu'elle allait mourir, elle lui a intimé d'aller conquérir l'Inde après la Chine, en franchissant les infranchissables Himalayas. Et elle s'est éteinte en chemin. Alors, pendant des jours, il a fait porter sa litière vers les sommets qui barraient l'horizon, jusqu'au bord d'une crevasse, sur un immense glacier. Lentement elle est descendue, soutenue par des cordes, vers le cœur glacé qui insensiblement la broirait. Elle le regardait toujours, du même regard, et on dit que lui, pour la première et la dernière fois, a regretté de ne pas savoir pleurer. (*Silence.*) J'ai refermé le livre. Confusément je

savais que j'attendrais, que j'attendrais comme je t'attends aujourd'hui.

Le projecteur s'éteint; Lotte dit ce qui suit dans l'obscurité totale.

Post Scriptum. Sascha, Sascha mon bienaimé, je voulais conserver ce secret quelques semaines encore. Mais je ne peux pas, je ne peux pas... Je voulais laisser ce point brûlant irradier, que sa chaleur diffuse lentement dans tout mon corps, s'y apprivoise et que je m'en nourrisse. Je voulais égoïstement téter cette nouvelle inouïe, comme bientôt ton fils exigera avidement ce sein qui brûle de s'offrir à toi, de s'offrir à lui. Oui, c'est arrivé, Sascha, et ce sera un garçon, je le sais, je le sens... Il a déjà un nom, le seul possible, le tien: Alexander. Si je te dis qu'il fera de grandes choses, tu me diras que sur chaque berceau les prédictions affluent; mais dis-moi, que savent-elles, les autres femmes, des noces pourpres du nomade avec la terre? Les ont-elles seulement rêvées? Ne me demande pas quelles steppes il explorera; je sais seulement que, quelque part, elles s'étendent à perte de vue, qu'elles l'attendent, et que nul ne les a encore visitées. Oh, Sascha, mon amour, n'oublie pas, n'oublie jamais que tu es en moi comme tu seras en lui, avec moi, pour toujours.

FIN